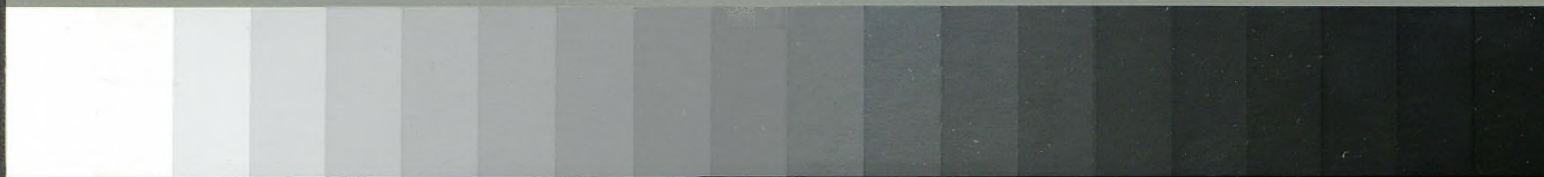




Grey Scale #13



A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19



Général PASSAGA

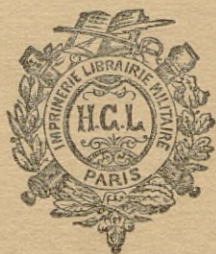
LE COMBAT

(Ce que nous a appris la Guerre)

MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

Souvenons-nous des leçons du
Passé... du Passé d'hier!...

3^e ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE



CHARLES-LAVAUZELLE & C^{IE}

Éditeurs militaires

PARIS, Boulevard Saint-Germain, 124
LIMOGES, 62, Avenue Baudin | 53, Rue Stanislas, NANCY

1931



Général PASSAGA

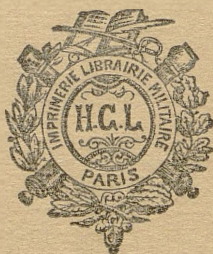
LE COMBAT

(Ce que nous a appris la Guerre)

MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

Souvenons-nous des leçons du
Passé... du Passé d'hier!...

3^e ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE



CHARLES-LAVAUZELLE & C^{IE}

Éditeurs militaires

PARIS, Boulevard Saint-Germain, 124
LIMOGES, 62, Avenue Baudin | 53, Rue Stanislas, NANCY

1931

THE COMPASS

OF THE

NAVY

LE COMBAT

(Ce que nous a appris la Guerre)

MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

TOUS DROITS DE REPRODUCTION,
DE TRADUCTION ET D ADAPTATION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.

Général PASSAGA

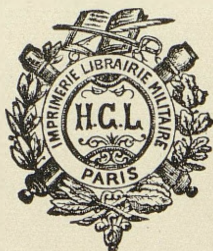
LE COMBAT

(Ce que nous a appris la Guerre)

MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

Souvenons-nous des leçons du
Passé... du Passé d'hier!.,

3^e ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE



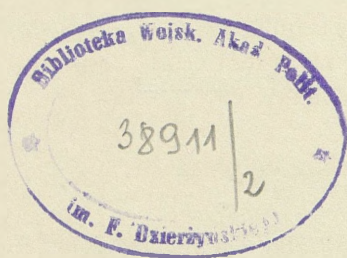
CHARLES-LAVAUZELLE & C^{IE}

Éditeurs militaires

PARIS, Boulevard Saint-Germain, 124

LIMOGES, 62, Avenue Baudin | 53, Rue Stanislas, NANCY

1931



LE COMBAT

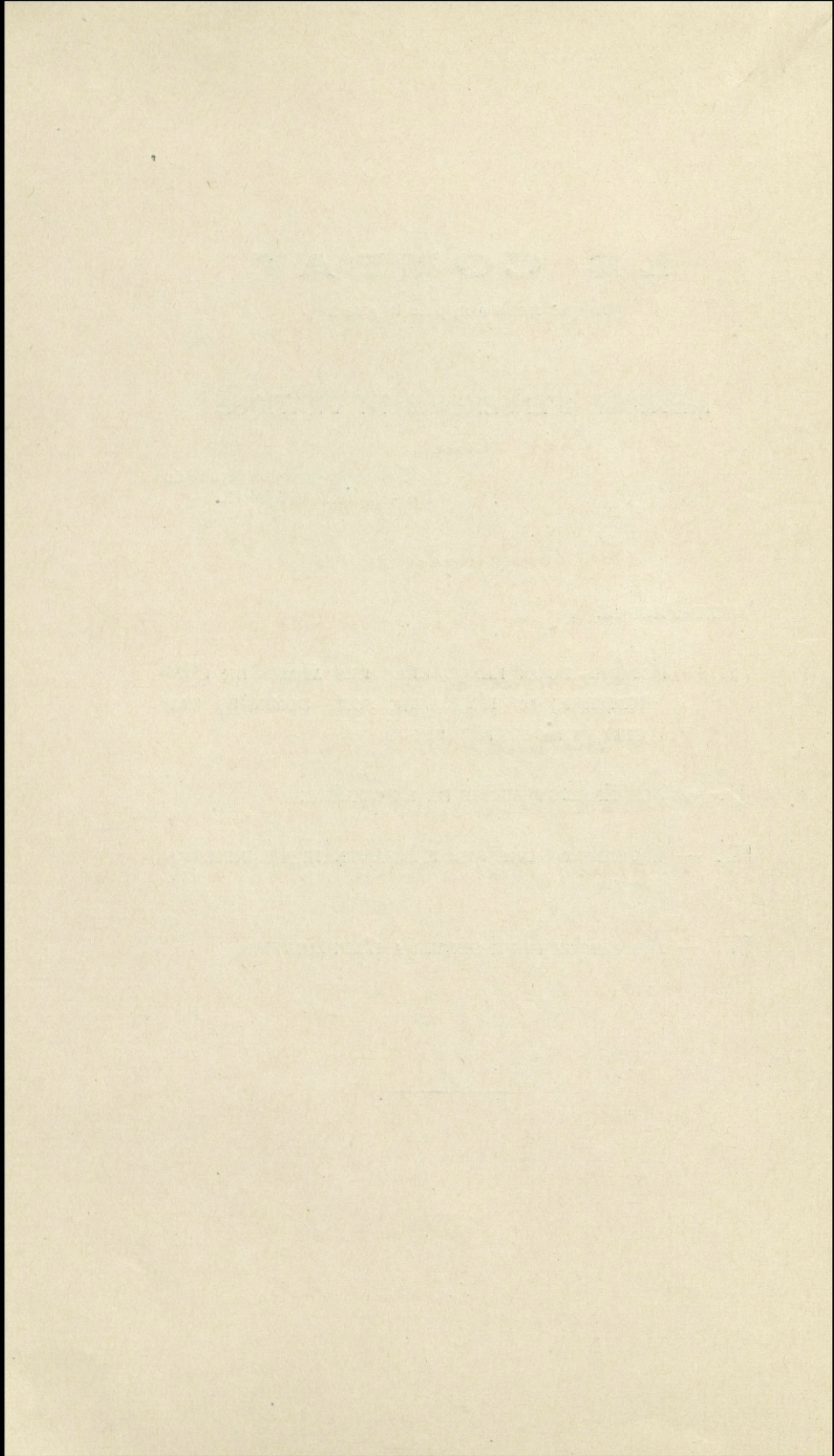
(Ce que nous a appris la guerre).

MÉTHODE D'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

Souvenons-nous des leçons du
Passé!... du Passé d'hier!...

AVANT-PROPOS.

- I. — RAISONS POUR LESQUELLES LES ARMES DE L'INFANTERIE DE L'ATTAQUE SONT DOMINÉES PAR CELLES DE LA DÉFENSE.
 - II. — LES ENSEIGNEMENTS DE LA GUERRE.
 - III. — MOYENS DE DRESSER L'INFANTERIE A L'INFILTRATION.
 - IV. — APPENDICE POUR SERVIR A L'APPLICATION.
-



LE GÉNÉRAL PASSAGA
COMMANDANT
LE 10^e CORPS D'ARMÉE

RENNES LE 15 Novembre 1924

Au Commandant Marty - Lavauzelle
Rédacteur en Chef de la France Militaire

Mon Cher Ami

Au lendemain de l'Armistice, vous m'avez
demandé un livre présentant mes réflexions
sur le combat et les deductions à en tirer
pour l'instruction de l'infanterie. Je vous
l'envoie; il est précédé des encouragements
de grands chefs particulièrement illustres,
mais, il ne compte pas cinquante
pages !

Ne vous imaginez pas, cependant, que ce
soit là l'œuvre d'un jour ! J'ai mis bien
du temps à l'écrire et ces quelques pages
vous représentent, avec le fruit de mon
expérience, le produit laborieux de

longues méditations, tout ce qui reste d'un
monceau de papiers noircis d'une prose
saturée de ratures et de surcharges. C'est que
si le mécanisme du combat peut s'exprimer
en peu de mots, encore pour les trouver, ces
quelques mots exigent-ils une somme
considérable d'efforts, si l'on veut que l'idée
qu'ils expriment apparaisse assez claire,
assez précise, assez solide, assez frappante, pour
fixer une théorie, et mettre celle-ci à l'abri de
la critique.

L'Homme opposé à la machine.

Quelle matière à réflexions... mais aussi, à
déraillements ! n'a-t-elle pas fait naître deux
écoles qui bataillaient pour démontrer cette chose
monstrueuse, à savoir que l'homme a la
prépondérance sur la machine, ou inversement !

Et pourtant, si l'on modifie l'aspect de
la question, si, au lieu de les opposer, on
accouple l'homme et la machine qu'il dessert,
et que l'on veuille admettre qu'il est impossible

de traiter le problème du combat sans prendre
comme donnée essentielle la volonté du fantassin,
volonté qu'il s'agit de protéger ou de briser,
alors, la voile se déchire, la lumière se fait et
l'on comprend vraiment les résultats de l'
expérimentation, c'est-à-dire pourquoi, au
cours de la dernière guerre, par exemple,
l'emploi de tel procédé a été suivi de succès,
alors que celui de tel autre devait produire
l'échec.

Retournons-nous sans cesse vers nos
laboratoires et nos usines, exigeons d'eux
toujours plus, toujours mieux; dressons
notre fantassin en le mettant en contact avec
les effets du déchaînement de leurs produits,
effets qu'il apprendra à utiliser ou à
contrarier; mais, en même temps, apprenons
à connaître et à fortifier le cœur de l'homme
"point de départ de toutes choses à la guerre".
Non seulement la valeur des facteurs
psychologiques énoncés par Ardant du Picq
demeure, mais encore la férocité
de cette valeur ne saurait être mise,

raisonnablement en question.

Comme par le passé, la puissance
des forces morales restera toujours
l'élément de base du succès, mais il
est indispensable que la machine
lui permette de se faire jour.

Cordialement

an apy

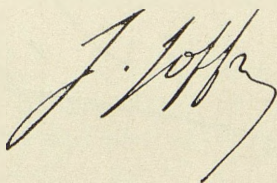
Le Maréchal JOFFRE.

Paris, le 18 juillet 1924.

MON CHER PASSAGA,

J'ai lu avec un vif intérêt votre étude, que je viens de recevoir, sur le dressage de l'infanterie. Vous avez bien raison de vous livrer à cette étude passionnante et vous rendrez par là un grand service à notre armée.

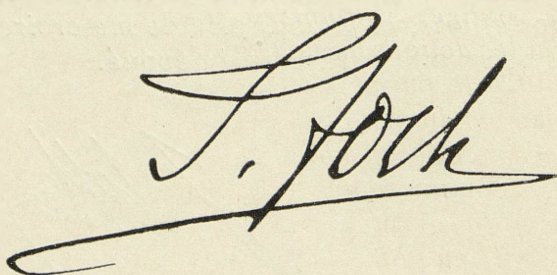
Je vous remercie de m'avoir tenu au courant de vos efforts, et je vous prie de me croire toujours votre affectueusement dévoué.

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'J. Joffre', with a long, sweeping horizontal stroke extending to the right.

Le Maréchal FOCH.

25 octobre 1924.

Mes compliments.

A handwritten signature in dark ink, reading "F. Foch". The signature is written in a cursive style with a long, sweeping underline that extends to the left.

Le Maréchal de France, Inspecteur général
de l'armée, Vice-Président du Conseil
supérieur de la Guerre.

Paris, le 30 octobre 1924.

MON CHER GÉNÉRAL,

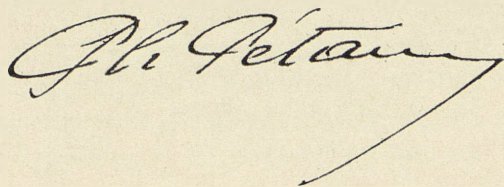
J'ai été très heureux de recevoir votre brochure sur Le Combat, — Ce que nous a appris la guerre, et fort intéressé par sa lecture.

Dans vos considérations sur les enseignements de la guerre, vous mettez clairement en évidence l'impossibilité, pour une infanterie assaillante, de progresser dans une zone effectivement battue par les feux de la défense, et la nécessité de rechercher les intervalles temporairement non battus par ces feux, afin de s'y infiltrer rapidement.

L'idée de matérialiser pratiquement les effets des feux et des gaz sur un terrain de manœuvre, pour obliger l'infanterie à exploiter promptement les actions de neutralisation produites à son profit, me paraît excellente. Les procédés que vous avez imaginés et expérimentés sont simples et aisément réalisables.

Je communique donc votre étude à l'Etat-Major de l'Armée, en soulignant l'intérêt qu'elle présente au point de vue de l'instruction.

Veillez agréer, mon cher Général, l'expression de mes sentiments bien affectueusement dévoués.

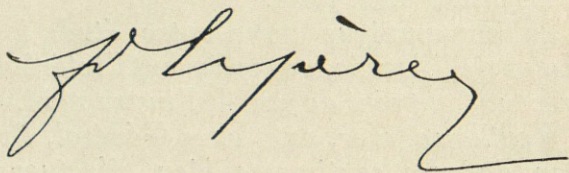
A handwritten signature in dark ink, appearing to read "J. L. Fétis". The signature is fluid and cursive, with a long, sweeping horizontal stroke at the end that extends to the right.

Le Maréchal de France
FRANCHET D'ESPEREY.

Paris, le 8 septembre 1924.

MON CHER PASSAGA,

Au retour d'une assez longue absence, je prends connaissance de votre étude sur la représentation des feux aux manœuvres. C'est très poussé, très intéressant, tel qu'on pouvait l'attendre d'un homme ayant, comme vous, le sens des réalités. Merci donc d'avoir pensé à me communiquer cette étude et croyez à mes sentiments les meilleurs.

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'Franchet d'Espèrey'. The signature is fluid and cursive, with a long horizontal stroke at the end.

AVANT-PROPOS

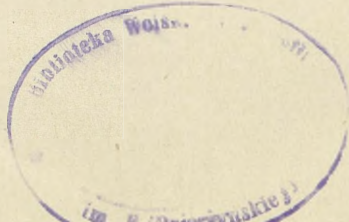
La guerre nous a appris, surabondamment, que l'infanterie, sauf dans des circonstances tout à fait particulières, ne pouvait attaquer avec chance de succès, que si la voie lui était largement ouverte, de manière *temporaire* tout au moins, par le canon ou par le char, à la condition encore que cette infanterie fût entraînée à exploiter de manière rationnelle et opportune le travail de l'agent neutralisant.

Le 18 août 1870, alors que le système des feux de l'infanterie française était bien ajusté, l'infanterie allemande, « brave et énergiquement commandée », se fait décimer devant nos retranchements par nos chassepots, jouets d'enfants cependant si on les compare aux armes actuelles de l'infanterie.

Au Transvaal, en Mandchourie, dernièrement, au cours des batailles des frontières et de la course à la mer, l'infanterie assaillante, qu'elle soit anglaise, japonaise, russe, française ou allemande, subira la même destinée.

Donc, dès la mise en service des armes à tir rapide de l'infanterie, *a fortiori*, après l'adoption de la poudre sans fumée et celle des armes automatiques sur appui, on constate que les attaques de front restent stériles et frappées d'impuissance devant une infanterie en position *restée maîtresse de l'usage de ses feux*.

Ce n'est pas, certes, qu'on ne comprit la nécessité d'aider l'action de l'infanterie assaillante par l'emploi d'un neutralisant, mais, dans toutes les armées du monde, pour l'application de cette idée juste, on



crut devoir adopter cette formule générale : *l'artillerie prépare et accompagne l'action de l'infanterie*.

Une telle formule, on le comprend aujourd'hui, portait en elle le germe des déceptions que l'on sait, parce que :

Elle manquait de caractère impératif, ce qui devait permettre, parfois, de s'en affranchir;

Elle montrait de manière insuffisante la nécessité impérieuse de la liaison intime des efforts des deux armes et n'indiquait pas de manière explicite la nature des effets qu'on attendait de l'intervention de l'artillerie;

Elle demandait, enfin, à l'artillerie, un travail dont elle était incapable, en l'état des liaisons et des transmissions, celui de mouler son action sur celle de l'infanterie assaillante.

Mais si nous imaginons que, par une divination des procédés de combat auxquels devait nous conduire l'expérience, c'est-à-dire les dures leçons de la dernière guerre, on eût modifié la formule d'emploi du neutralisant comme suit : *dans le cas général de la bataille, faute d'intervalles non battus par les feux de l'infanterie de la défense, l'infanterie assaillante exploite les effets neutralisants de l'artillerie*, nous comprendrions que cette heureuse anticipation aurait bridé les erreurs commises par les puissances militaires jusqu'en 1915. En effet :

Dès le temps de paix, elle eût exigé d'étudier la puissance et la durée probables des effets neutralisants du canon, ainsi que les moyens à employer par l'infanterie pour les exploiter;

Avant de « monter » une attaque, elle eût nécessairement imposé la prise du contact étroit, c'est-à-dire une reconnaissance aussi précise que possible du front de la défense, indispensable à la mise en œuvre

du neutralisant; par suite, elle eût maîtrisé une nervosité qui inclinait parfois sinon à oublier, du moins à conduire de manière imparfaite cette reconnaissance, bien que celle-ci dût être, de par les règles admises, le couronnement logique de l'œuvre de l'avant-garde;

Enfin, impérieusement, la formule aurait conduit l'esprit à l'idée de l'emploi intensif du matériel neutralisant, c'est-à-dire, en particulier, à la mise en œuvre du principe de *la concentration des feux d'artillerie*.

On voit donc qu'un simple changement dans l'énoncé de la formule d'emploi du pouvoir neutralisant du canon, eût amené un bouleversement radical dans les méthodes d'instruction et de combat, et on peut affirmer qu'il eût modifié, par suite, la face de beaucoup des événements de guerre.

Contre une infanterie ayant ajusté ses feux et *maîtrisée de sa volonté*, aucun succès de valeur ne peut être escompté sans une exploitation judicieuse par l'infanterie assaillante d'une intervention puissante des agents neutralisants que sont le canon et le char et que sera, demain, l'avion et, peut-être, des gaz nouveaux ou encore l'électricité. L'expérience nous montre que si ces agents sont en nombre insuffisant, ou si leur application ne vise pas essentiellement l'obtention d'effets pouvant être utilisés opportunément par l'infanterie, cette dernière se voit réduite à la défensive, sous peine d'échecs sanglants; à moins cependant que, l'infanterie adverse étant venue se briser sous ses feux, elle ne puisse profiter de la désorganisation de l'ennemi pour passer à la contre-offensive (bataille des frontières, 1914).

Plus on multipliera dans l'infanterie les armes à

grand rendement sur appui, comme les mitrailleuses ou leurs succédanés, plus se perfectionneront les procédés de camouflages, et plus le matériel capable de neutraliser le fantassin adverse sera indispensable. Les enseignements du passé permettent d'ajouter, sans crainte de se tromper, que non seulement ce matériel ne sera jamais assez nombreux, mais encore qu'il ne répondra jamais assez aux derniers progrès de la science appliquée.

Aujourd'hui, on peut dire que lorsqu'il s'agit de monter une attaque de front contre un ennemi en position, l'amplitude du front d'attaque est nettement déterminée non plus par le nombre des bataillons disponibles pour l'attaque, mais bien par le nombre des engins neutralisants dont on dispose.

Une telle affirmation, contrairement à ce que prétendent des esprits superficiels, ne renferme nullement en soi la négation de la valeur des facteurs moraux, c'est-à-dire des facteurs « divins », que Napoléon énumère dans son image si frappante du « Génie de la Guerre ».

Certes, la « partie divine » jouera toujours un rôle de premier plan et restera toujours à la base de toutes nos combinaisons comme à celle des résultats de nos entreprises. L'homme, en particulier, avec son imagination et ses nerfs si sensibles, sera bien toujours, comme le dit Ardant du Picq, l'« instrument premier du combat » et la qualité mattresse du chef sera de savoir conduire cet instrument fragile, à travers les épreuves épouvantables de la guerre, en le préservant des atteintes capables de briser de manière *définitive* la volonté qui l'anime.

Mais qu'on se souvienne qu'il n'est pas de volonté qui puisse résister aux effets accablants de la machine : quelque forte que soit la volonté, cette ma-

chine la courbera fatalement sous ses coups, *temporairement* tout au moins.

Aussi, à l'avenir, qu'on le veuille ou non, c'est au travail de l'agent neutralisant que l'assaillant devra demander la défaillance *temporaire* du fantassin adverse, nécessaire à sa progression, et c'est cette défaillance qu'il devra apprendre à exploiter.

Il devient donc indispensable que l'instruction de l'infanterie soit poursuivie *pratiquement* dans ce sens, c'est-à-dire que nous changions nos méthodes de manière radicale en habituant notre infanterie à l'exploitation des effets de la neutralisation, en la faisant s'exercer sur un terrain où seront matérialisés ces effets.

Me souvenant des erreurs d'une époque déjà lointaine, que consacra, hélas! le Règlement de 1884, j'estime également qu'il est urgent de réagir contre certaines théories qui pourraient se faire jour, en dépit des enseignements si cruels de la guerre. Et ceci est d'autant plus nécessaire que les Allemands suivent de près l'évolution de nos idées et s'emploieront toujours à nous encourager dans l'erreur.

De même qu'avant la guerre, ils nous exprimaient discrètement par la voie de leur presse, qui trouvait des échos trop complaisants dans la nôtre, le regret d'avoir encombré inutilement leurs magasins d'effets feld-grau et d'avoir doté l'armée d'obusiers de campagne qui l'alourdissaient sans lui donner un surcroît de puissance, nous les voyons, déjà, encourager sournoisement et piquer au jeu ceux de nos camarades qui, oublieux des leçons du passé, inclineraient à penser que, *dans le cas général de la bataille*, l'infanterie peut s'affranchir de l'intervention des canons ou des chars, c'est-à-dire de l'aide des engins neutralisants!

C'est ainsi qu'un certain général-major Fr. von Taysen, dans un opuscule intitulé : « *Matériel ou Moral?* », au milieu de quelques vérités, insinue que nous avons tort d'oublier que l'homme sera toujours le grand instrument de la guerre et la baïonnette son suprême argument; que l'abandon de cette idée nous privera des succès décisifs dus, dans le passé, à la « *Furia-Francese* ». Délibérément, il se range tout à fait à l'avis du jeune officier allemand qui, paraphrasant poétiquement son règlement, s'écrie : « ... Il viendra toujours un moment où dans le blanc de l'œil de l'ennemi apparaîtra la lueur du sang, car toute technique n'est que hasard, le projectile est aveugle et sans volonté. Mais la volonté de tuer pousse l'homme et l'entraîne à travers les ouragans d'explosifs, de fer et d'acier »!! Et il ajoute qu'une doctrine faite de méthode et basée sur l'emploi des machines ne peut séduire qu'une nation *stérile*.

Ce général termine en s'excusant auprès de ses compatriotes. « Car c'est là, dit-il, donner à l'ennemi des indications utiles que, pour des raisons faciles à saisir, on ferait mieux de taire »!

Nous ne saurions trop mettre en garde nos cadres contre les effets d'une pareille littérature, susceptibles d'exciter leurs tendances naturelles. En effet, nous restons bien des Gaulois et, dès qu'il s'agit de combat, notre panache se grandit et la fougue qui nous emporte tue la réflexion : elle nous mène au mépris des choses de la méthode et de la raison.

Certes, si l'Allemagne venait encore à nous imposer la guerre, les occasions de se montrer ne manqueraient pas à notre bravoure qui restera toujours la parure de notre race. Mais, le passé nous le dit, si nous voulons que cette bravoure triomphe, dans une offensive contre un ennemi en position, employons-la

à exploiter intelligemment les effets des engins et moyens neutralisants. Soyons du reste bien persuadés, en dépit des déclarations aussi intéressées que grandiloquentes de M. le général von Taysen, que de l'autre côté du Rhin, où l'on cultive uniquement la bravoure froide, méthodique, raisonnée... perfide même, celle d'Ulysse, on se garderait bien de penser et surtout d'agir autrement!!

× ×

Au moment où les armées de métier allaient faire place aux nations armées, se produisait un événement d'une portée considérable, qui devait bouleverser les conditions de la guerre, celles du combat en particulier. Après avoir traversé les siècles dans une léthargie presque complète, la science appliquée s'éveille, vers le milieu du XIX^e siècle, pour devenir bientôt d'une fécondité prodigieuse : elle enfante chaque jour. En quelques années, elle nous dote de découvertes merveilleuses, qui font le plus grand honneur à l'homme, à son génie, élargissent nos horizons de manière formidable, travaillent puissamment à l'épanouissement comme à la diffusion de la civilisation, mais, en même temps, donnent naissance à des moyens et engins de guerre nouveaux d'une puissance toujours plus redoutable.

Au cours de la guerre de 1914-1918, ces moyens et engins deviennent de plus en plus nombreux au fur et à mesure que se prolonge le conflit, si bien que, sans être visionnaire, on peut admettre tout au moins que l'abondance, la nouveauté et la diversité des produits que déversera la science appliquée sur les champs de bataille de l'avenir, seront telles que la conduite du combat est appelée à prendre une tournure de plus en plus *scientifique*.

Dans de telles conjonctures, qui donc pourrait encore caresser l'idée d'une nation négligeant et son outillage de guerre et la préparation de la mise en œuvre de ce dernier, pour se confier simplement à la bravoure de ses enfants? Le passé comme la raison nous le disent, non seulement l'outillage d'une armée doit être poussé à l'extrême de la perfection et répondre aux derniers progrès de la science, mais il devient nécessaire aussi, par voie de conséquence, que soit toujours plus développée la culture scientifique de ses officiers, les mieux doués de ceux-ci, les plus imaginatifs, devant pouvoir, au besoin, provoquer, en connaissance de cause, l'utilisation au bénéfice de l'armée d'une invention ou d'une découverte récente; tous devant savoir s'adapter, de suite, à l'emploi des engins nouveaux et en comprendre toutes les ressources.

Et, puisque le fantassin, qui est chargé de la mission *essentielle* au combat, devra demain, comme hier, accomplir sa mission au milieu du déchaînement des multiples applications de la science, qui travailleront, d'un côté, à aider sa volonté, de l'autre, à la briser, il serait puéril d'insister sur la nécessité de le préparer, dès le temps de paix, à l'accomplissement de sa lourde tâche en le mettant en présence de l'intervention des effets de l'outillage déjà existant, pour lui apprendre à les *exploiter*, comme à les *contrarier*.

C'est là l'objet de la méthode d'enseignement pratique que je préconise.

I.

RAISONS POUR LESQUELLES LES ARMES
DE L'INFANTERIE DE L'ATTAQUE
SONT DOMINÉES PAR CELLES DE LA DÉFENSE.

Dans quelle mesure les armes à tir rapide de l'infanterie de l'attaque, *employées seules*, peuvent-elles contribuer à la neutralisation (a) de l'infanterie de la défense *immédiatement opposée à celle de l'attaque*?

Il faut se rappeler que les fusils, les mitrailleuses légères ou lourdes ont un tir tendu, et que les points d'arrivée de leurs projectiles sont d'observation impossible sur le champ de bataille; ces conditions font que, lorsque l'objectif est à moins de 600 mètres de la première ligne de l'attaque, le tir par-dessus une infanterie qui avance ne peut être qu'une exception, permise tout au plus, et avec prudence, en terrain à relief mouvementé et *très accentué*. J'entends parler ici, naturellement, de tirs visant la *neutralisation* de l'infanterie adverse *immédiatement* opposée à l'infanterie de l'attaque et non de tirs de neutralisation sur les flancs du terrain des attaques, ou bien de tirs *lointains* visant soit une protection temporaire, soit *l'interdiction* de places d'armes, de communications...

Donc, dès que l'infanterie de l'attaque se trouve à moins de 600 mètres de l'infanterie adverse, aurait-on accumulé sur le terrain des attaques des milliers et des milliers de mitrailleuses lourdes ou légères que, exception faite pour celles d'entre elles se trouvant

(a) *Neutraliser* signifie : mettre l'homme chargé d'assurer le service d'une arme (quelle que soit cette arme : fusil, mitrailleuse, canon, char, avion) dans l'incapacité MOMENTANÉE de servir utilement son arme.

en première ligne, ces armes ne pourraient contribuer à la *neutralisation* de l'infanterie immédiatement opposée à celle de l'attaque; seules les armes à tir rapide portées par la première ligne de l'infanterie pourront travailler à la neutralisation, utilement, et *jusqu'au moment de l'abordage*.

Mais, quelque nombreuses et puissantes que soient les armes à tir rapide dont on aura doté les fantassins de cette première ligne, on ne saurait attendre d'elles seules, dans le cas général de la bataille, une neutralisation de nature à permettre la progression.

En effet, bien qu'identiques à celles de l'attaque, les armes à tir rapide de l'infanterie de la défense domineront toujours celles de l'infanterie de l'attaque, parce que l'assaillant est mis dans des conditions de tir *particulièrement lamentables*.

Faites abstraction des effets de l'*émotion* et admettez aussi que, par prodige, l'assaillant sache exactement sur quoi il convient de tirer, il n'en reste pas moins qu'il aura à servir ses armes alors qu'il sera essoufflé par l'effort d'une marche par bonds précipités; de plus, loin d'être maître du choix de son emplacement de tir, dans la pratique, cet emplacement lui sera, presque toujours, plus ou moins brutalement imposé par sa place dans la fraction dont il dépend, lorsque cette fraction se jettera à terre pour se soustraire au feu adverse (a). Et cela que l'assaillant manie une arme se tirant à bras francs ou sur appui!

Qui donc pourrait comparer les effets d'un feu exécuté dans de semblables conditions à ceux du feu d'une infanterie sur la défensive, *restée maîtresse de sa volonté*, dont les emplacements, soigneusement

(a) Dans toute cette discussion, on admet naturellement le défenseur libre de l'usage de ses armes.

choisis et aménagés, n'auraient pas été bouleversés par l'obus ou la torpille au moment de leur utilisation, et dont les yeux n'auraient pas été frappés de cécité par une obscurité naturelle ou artificielle?

On pourrait, semble-t-il, admettre la cause entendue, clore la discussion et juger superflus tous autres arguments. Mais ce sujet, d'*importance capitale*, exige impérieusement qu'on le traite à fond. J'ajouterai donc les raisons suivantes, non moins décisives :

La première, est qu'il est bien plus facile de *neutraliser* le fantassin de l'attaque que de neutraliser celui de la défense. Le premier, qui s'avance le corps entièrement découvert, a conscience de sa vulnérabilité, alors que le second, qui est *cuirassé* par la tranchée, éprouve le sentiment justifié d'une sécurité relative;

La deuxième, c'est que, pour neutraliser les servants des armes d'infanterie qu'elle a immédiatement devant elle, une infanterie qui avance ne peut, à de très rares exceptions près, se servir des mitrailleuses sur *trépied* en raison de leur poids, de la lenteur de leur mise en batterie et de leur relief. L'attaque se voit donc privée de l'utilisation de la faucheuse sans nerfs, l'arme la plus terrible qui soit, *alors que la chose est loisible à la défense*. C'est, du reste, à l'observation de cette lourde hypothèque dont est grevée l'offensive qu'est due l'adoption, au cours de la guerre, des fusils-mitrailleurs (armée française), des mitrailleuses légères (armée allemande) et aussi des supports de fortune pour la mitrailleuse;

La troisième, — et celle-ci à elle seule suffisante : l'attaque, en général du moins, tire sur un ennemi *qu'elle ne voit pas* et dont la présence ne lui est décelée que par les coups qu'elle reçoit; la défense, au con-

traire, — à moins que l'obscurité ou la fumée n'interviennent, — tire en connaissance de cause sur les objectifs que le *mouvement* lui a *montrés*. Ces conditions amènent le tir de l'attaque à *se disperser* sur des surfaces supposées occupées par l'adversaire, alors que celui de la défense se *concentre* sur l'adversaire même;

La quatrième, c'est que si l'infanterie de l'attaque a besoin, pour progresser, de l'aide de son propre feu, il est évident qu'elle ne pourra plus avancer, dans ce cas, que par échelons successifs, l'un marchant, l'autre tirant. Par suite, si l'on fait abstraction du tir en marchant, dont le rendement est faible et dont l'utilisation ne peut guère se concevoir que lorsqu'on se trouve dans la zone d'abordage, c'est-à-dire tout près ou à l'intérieur de la position adverse, on voit que la *moitié* des armes de l'infanterie en première ligne sera seule en mesure de produire le feu utile à la neutralisation immédiate, *alors que la totalité des engins de la périphérie de la défense pourra tirer simultanément*;

La cinquième, enfin, est que l'attaque ne peut guère songer à *flanquer son front*, alors que le premier soin de la défense sera de décupler la valeur du rendement de ses feux en flanquant son front par des armes automatiques, particulièrement par des mitrailleuses sur trépied dont on cherchera à protéger les servants par tous les moyens, afin de les soustraire au mieux à la neutralisation.

CONCLUSION.

Dans le cas général d'une attaque de front contre un ennemi en position, les armes à tir rapide de l'infanterie assaillante en première ligne ne peuvent que servir à *compléter*, éventuellement, les effets des au-

tres agents neutralisants, ou à parer aux contre-attaques possibles.

x x

Enfin, pour ceux qui pourraient croire les infirmités des armes à tir rapide de l'infanterie assaillante corrigées par l'adjonction des quelques engins d'accompagnement dont celle-ci dispose actuellement, il est nécessaire d'ajouter que les engins, dits « d'accompagnement immédiat », aujourd'hui en usage dans l'infanterie, mortiers ou canons de petit calibre, ne sont d'une utilisation vraiment pratique que sur des emplacements défilés ou aménagés sur une *base d'attaque* ou à proximité, que cette dernière ait été préparée de longue main ou improvisée en vue de la réduction de *nids de résistance* déjà en partie investis. En effet, si on a la prétention de les employer à vue directe et à portée des armes à tir rapide de l'infanterie de la défense libre de l'usage de son feu, sans avoir au préalable protégé leurs servants par un retranchement ou un parapet naturel, la flamme qu'ils produisent attirera, de suite, sur eux une concentration de feux adverses; elle exposera donc les servants, sinon à une destruction immédiate, tout au moins à une neutralisation rapide, presque certaine. Pratiquement, les « engins d'accompagnement » — *si nécessaires à une infanterie assaillante* — restent d'un emploi très limité, s'ils ne sont pas en état de tirer, le cas échéant, à vue directe, c'est-à-dire s'ils ne sont pas *sur plateforme automobile cuirassée*.

II.

LES ENSEIGNEMENTS DE LA GUERRE.

Les enseignements de la guerre doivent être mis en relief, si l'on veut éviter que, bientôt, l'esprit ne s'égare à la suite de conceptions chimériques étrangères aux possibilités du champ de bataille, et n'arrive à asseoir une doctrine, séduisante peut-être, mais qui, à l'épreuve, ne serait qu'une source de déboires.

Avec le service à court terme, le peu de temps dont on dispose pour le dressage de l'infanterie et l'instruction de ses cadres impose un règlement bref, clair, à la portée de tous, ne contenant que les prescriptions indispensables à la discipline, au développement de la vigueur morale et physique de l'homme, à la cohésion de la troupe, à son assouplissement et à son emploi au combat. Cette nécessité, et aussi une perception plus nette des enseignements de la guerre, due au recul du temps, ont fait juger indispensable la refonte du Règlement provisoire du 1^{er} février 1920.

La guerre a montré l'étendue des épreuves auxquelles l'infanterie peut être soumise. Chargée, au combat, non pas, comme on aime à le dire, de la mission *principale*, — expression susceptible de fausser la conception du rôle de chacun, — mais bien de la mission *essentielle* à l'accomplissement de laquelle tous les actes des autres armes se trouvent étroitement *subordonnés* : *garder* ou *conquérir* le terrain, l'infanterie supporte, de ce fait, la presque totalité de l'effort des armes adverses, et les sévices qu'elle

endure sont d'une telle violence qu'elle renoncerait rapidement à la lutte si des forces morales particulièrement élevées, en l'animant d'un esprit de sacrifice absolu, ne mettaient sa volonté à l'abri des défaillances *définitives*.

La volonté du soldat d'infanterie doit donc être particulièrement tendue par les ressorts moraux indispensables à l'homme au combat. Parmi ceux-ci, la *discipline* et l'*orgueil* de l'unité à laquelle il appartient contribuent puissamment à maintenir la solidité de la troupe. Aussi, tout en écartant, en principe, une réglementation étrangère aux besoins immédiats du combat, y a-t-il lieu cependant de conserver dans un règlement d'infanterie quelques exercices de maniement d'armes et à rangs serrés, dont l'exécution vigoureuse et précise donne à la troupe des habitudes de cohésion et de discipline nécessaires, en même temps qu'elle lui permet de se présenter brillamment en public, les jours de revue ou de parade.

A. — OFFENSIVE.

L'OFFENSIVE, ainsi que la dernière guerre l'a confirmé, étant seule capable de produire des résultats *décisifs*, notre infanterie doit être souple, vigoureuse, ardente, profondément pénétrée du sens offensif, particulièrement entraînée aux attaques conduites selon des principes respectant rigoureusement les possibilités du champ de bataille.

La guerre de 1914-1918 nous montre clairement ces possibilités, à la condition cependant de savoir discerner la part, souvent déterminante, qui revient à la *manœuvre*, dans le succès d'une action générale ou locale, au cours de laquelle un mouvement débordant a pu être combiné avec une attaque de front; et

de se garder d'attribuer à l'action de front des résultats que, *seule*, elle n'eût pu obtenir.

De manière générale, aux premières rencontres, sur l'ensemble du front, l'infanterie allemande en position, *restée suffisamment maîtresse de sa volonté* pour assurer le service de ses armes, brise par son feu les attaques de front de notre infanterie, et c'est en exploitant la désorganisation de celle-ci qu'elle peut avancer.

A la bataille de la Marne, dans la région des lignes allemandes où existent des *intervalles* non battus ou mal battus par les feux d'infanterie, c'est-à-dire entre les I^e et II^e armées allemandes, la progression de notre infanterie est rendue possible par l'exploitation de ces *intervalles*.

Dans la course à la mer, l'infanterie assaillante, française ou allemande, incapable d'avancer sous les feux de l'infanterie adverse *restée suffisamment maîtresse de sa volonté* pour assurer le service de ses armes, se fixe devant cette infanterie : sur l'Yser notamment, l'infanterie allemande, comme la nôtre aux batailles des frontières, n'est capable que de sacrifices sanglants.

Ainsi, après quelques semaines de guerre, les deux infanteries adverses, cependant passionnément animées l'une et l'autre du sens offensif, doivent, devant les sévices intolérables causés par les armes de l'infanterie de la défense, renoncer momentanément à l'offensive. Elles demandent alors une protection aux retranchements, où le sol leur offre une cuirasse naturelle. Fixées face à face, ne pouvant plus, à cette époque, souffrir que d'un petit nombre de projectiles tombant sous de grands angles ou susceptibles d'effets

de bouleversement, elles restent d'autant mieux maîtresses de l'utilisation de leurs armes que des réseaux de fil de fer et des artifices éclairants les préservent d'un abordage par surprise. Toutes deux possèdent une grande puissance défensive, mais toutes deux aussi sont incapables de s'entamer sérieusement.

La dure expérience des premiers mois de la guerre a donc démontré que *l'emploi généralisé des armes automatiques sur appui, telles que les mitrailleuses, s'est produit au bénéfice de la défense; il a rendu l'infanterie de la défense inabordable à l'infanterie de l'attaque aidée de ses armes ainsi que des moyens et des procédés que les prévisions du temps de paix avaient admis comme suffisants.* Jusqu'à ce jour, en effet, seule avait pu progresser une infanterie ne trouvant devant elle qu'un adversaire désorganisé ou dont le front présentait des *intervalles* plus ou moins privés de feux.

× ×

Lorsque, ne laissant aucun intervalle libre sur leur front de déploiement, les deux adversaires s'épaulent à des frontières infranchissables, la manœuvre d'ailes devient, par suite, impossible. La décision dépend, dès lors, de la réussite préalable des attaques de front.

Pour les deux camps, il s'agissait donc de résoudre le problème de la rupture d'un front défensif. L'expérience allait montrer que la solution de ce problème comportait les deux conditions essentielles ci-dessous.

1° *Pouvoir maîtriser, momentanément tout au moins, l'infanterie de la défense, au point de l'empêcher d'utiliser ses armes de manière efficace:*

2° *Savoir exploiter cette défaillance temporaire.*

x x

On arrive, tout d'abord, à une solution en faisant exploiter à l'infanterie de l'attaque, de manière aussi *instantanée* que possible, les effets neutralisants d'une artillerie très puissante :

Après un bombardement plus ou moins long de la position, et la création par l'artillerie de passages dans les réseaux de fil de fer, l'infanterie progressait à travers les lignes adverses sous le couvert d'un feu d'artillerie intense et méthodique, dont elle exploitait immédiatement les effets au fur et à mesure que le feu avançait devant elle. Dès lors, cette infanterie ne trouvait plus en face d'elle qu'un adversaire atteint, au préalable, dans sa volonté, ayant dû, sous les coups de l'artillerie, renoncer *momentanément* à la lutte devant une menace *rapprochée* de mort, contre laquelle ses armes étaient *impuissantes*.

Après la levée du tir de l'artillerie, le temps pendant lequel persistaient les effets de cette *neutralisation* était essentiellement variable suivant la puissance, la durée et la précision du feu de l'artillerie, suivant la valeur de l'infanterie de la défense, suivant le choix de ses emplacements et l'efficacité de leur camouflage. Aussi, pour être certaine de pouvoir utiliser ce délai souvent extrêmement bref — en tout cas de durée impossible à déterminer, — l'infanterie de l'attaque devait-elle chercher à exploiter *immédiatement* l'action de l'artillerie en modelant, au plus près, sa progression sur celle des obus.

En théorie, il ne s'agissait donc plus, pour l'infanterie de l'attaque, que de savoir saisir le fantassin de la défense *avant qu'il ait pu retrouver la volonté, et la*

possibilité, de faire un usage utile de ses armes. Mais, la pratique va montrer que cette infanterie devait toujours s'attendre à rencontrer devant elle des fractions adverses plus ou moins importantes, capables de faire usage de leurs armes, soit que ces fractions aient échappé à l'action neutralisante de l'artillerie, soit que des hésitations de la part de l'infanterie assaillante, ou encore des obstacles à la marche, imprévus ou non détruits par les obus, aient empêché la mise à profit, en temps opportun, des effets de la *neutralisation*.

Et ces îlots de résistance amenaient souvent la dislocation et l'arrêt de l'attaque, soit que, sous l'influence de la *contagion de l'exemple*, l'ensemble de la première ligne d'attaque s'arrêtât à hauteur des éléments directement soumis à leurs feux, soit que l'infanterie assaillante laissât absorber son activité dans leur réduction, rompant ainsi l'harmonie nécessaire entre ses efforts et ceux de l'artillerie, dont l'action avait été préalablement réglée *dans le temps et dans l'espace*.

Aussi, l'expérience impose-t-elle bientôt la nécessité de dresser l'infanterie à la manœuvre par *infiltration*, cette dernière expression étant prise dans son acception la plus large.

En effet, pour continuer sa progression, comme pour manœuvrer les îlots de résistance, il était indispensable qu'elle sût utiliser chacun des vides *temporairement* obtenus par son artillerie dans le système des feux de l'infanterie de la défense. Derrière ceux de ses éléments fixés sur le contour des zones d'action des nids de résistance, l'infanterie assaillante n'immobilisera plus que les soutiens indispensables à les étayer contre une contre-attaque possible; tout

le reste poursuivait le mouvement en avant, à travers les intervalles plus ou moins privés de feux. Les zones d'action des résistances dépassées, on rétablissait en hâte la continuité du front d'attaque, continuité nécessaire à l'exploitation intégrale de la neutralisation comme au nettoyage du terrain. La *réduction des îlots de résistance par la manœuvre restait une tâche secondaire.*

C'est ainsi qu'on put voir une infanterie souple, ardente, admirablement entraînée à *l'infiltration*, rompre la zone organisée tenue par l'infanterie adverse, lorsque la profondeur de cette zone n'excédait pas la portée efficace de l'artillerie assurant la neutralisation de l'infanterie de la défense.

× ×

Plus tard, intervient le char de combat, véritable cuirasse automobile capable non seulement de renverser la plupart des obstacles à la marche, mais encore et surtout, de *neutraliser* temporairement, comme l'obus, le fantassin de la défense obligé de suspendre le service de son arme *impuissante* devant la menace immédiate du feu ou de l'écrasement, pour se terrer au fond de sa tranchée ou de son abri. Cet engin libère l'infanterie de la nécessité de se conformer étroitement, pour exploiter la neutralisation, soit à un horaire, soit à des conventions *préalablement* établis. En effet, travaillant en liaison directe, par la vue, avec la première ligne de l'infanterie de l'attaque, le char est, *en principe*, en mesure d'agir toujours *opportunément*, c'est-à-dire capable de neutraliser les résistances au fur et à mesure de leur rencontre et de ne faire cesser son action qu'à l'arrivée de l'infanterie chargée d'en exploiter les effets.

Cependant, la pratique ayant révélé les avantages

et les inconvénients du char alors en service, on cherchait à conjuguer, chaque fois qu'il était possible, les effets neutralisants de l'obus et ceux de cet engin (a).

On fait encore appel à toutes les ressources de la *surprise* : on *camoufle* au mieux les préparatifs de l'attaque dont on écourte de plus en plus la durée; on place de nuit l'infanterie assaillante à distance d'abordage immédiat; on s'efforce d'*aveugler*, en même temps que les observateurs de l'artillerie et du commandement adverses, le servant de l'arme d'infanterie, soit par la fumée, soit en le forçant à revêtir le masque, soit en l'attaquant dans la demi-obscurité du matin ou du soir, soit en utilisant les couverts naturels ou artificiels.

Enfin, à tous ces moyens on ajoute encore le pouvoir neutralisant de l'avion.

• x x

Aux derniers jours de la guerre, quand sont brisées *définitivement* les forces morales de la majeure

(a) Ce procédé n'avait pas seulement pour objet d'augmenter la puissance du neutralisant, ainsi que la profondeur de sa zone d'action, il permettait, également, de remédier, le cas échéant, à une défaillance du char.

Au cours de la dernière guerre, les chars nous ont rendu des services inoubliables; cependant, ces nouveaux engins, hâtivement conçus sous la pression d'événements de guerre angoissants, étaient loin de répondre à toutes les nécessités du combat, ainsi que l'expérience devait le montrer : leurs pannes étaient fréquentes; très myopes, sinon aveugles, ils discernaient difficilement ce qui se passait autour d'eux; de plus, leurs propres moyens ne leur permettaient pas de suivre la direction générale de l'attaque. Enfin, leur très faible vitesse en faisait une proie facile pour les canons de la défense tirant sur eux à vue directe, car ceux-ci pouvaient agir contre eux d'autant plus librement, pendant un temps suffisamment long, que notre artillerie *hippomobile* était incapable d'accompagner de près nos chars, alors que notre artillerie lointaine ne pouvait guère intervenir que tardivement et, la plupart du temps, que sur des renseignements imprécis, c'est-à-dire avec une opportunité et une efficacité des plus aléatoires.

partie de l'infanterie allemande, l'infanterie des Alliés n'ayant plus devant elle qu'une élite relativement peu nombreuse, mais animée de la volonté de servir ses armes à tir rapide, les mitrailleuses en particulier, doit encore, pour avancer, ou bien profiter des intervalles plus ou moins privés de feux; ou bien s'en créer par le canon, le char; ou bien encore, si les engins de feu adverses étaient suffisamment distants les uns des autres, profiter de la pénombre ou de l'obscurité pour mettre en défaut la surveillance de leurs servants, et passer dans les intervalles.

Ainsi, et jusqu'au dénouement de la lutte, à défaut de l'exploitation possible d'intervalles existant dans le système des feux de la défense, l'attaque, pour permettre à son infanterie d'avancer, a recours à la superposition de tous les moyens à sa disposition, que ces moyens brisent momentanément la volonté du tancassin adverse par l'ÉMOTION : *feu, surprise*; ou qu'ils empêchent cette volonté de s'exercer OPPORTUNÉMENT : *surprise*.

x x

Donc, pour ce qui concerne l'offensive, la guerre nous enseigne :

1° Que pour permettre à l'infanterie d'attaquer avec chance de succès, *il ne suffit plus, comme jadis, de lui apprendre à se servir de ses feux, de la formation et du terrain*; il est devenu indispensable de l'entraîner à une exploitation rationnelle et intensive des effets neutralisants obtenus par les agents *actuellement* connus : le FEU (de l'artillerie, du char, de l'avion) et la SURPRISE (rapidité et secret de la mise en place, camouflage par les couverts artificiels ou naturels, par la fumée, par la pénombre, par l'obscurité).

2° Que l'infanterie doit être mécanisée à la recherche et à l'exploitation des intervalles existant *naturellement* ou créés *temporairement* dans la ligne des feux de l'infanterie adverse, c'est-à-dire, rompue à l'emploi de procédés permettant au gros de ses forces de poursuivre sa progression à travers la zone défensive en utilisant les intervalles plus ou moins privés de feux, pendant que des détachements, qui se forment automatiquement au hasard des rencontres, et constitués par des éléments en général désignés par leur place du moment, font tomber les résistances par la manœuvre.

La rupture d'une zone défensive représente une tâche des plus rudes, elle exige de l'infanterie une souplesse remarquable jointe à une résolution et à un esprit de sacrifice à toute épreuve. En effet, pendant que la plupart des éléments de cette infanterie ne trouvent devant eux que des occasions de succès *FRUGTIVES* (a) qui ne tolèrent aucune hésitation, d'autres fractions se heurtent à des résistances qui les fixent

(a) Dans l'intérieur de la formation, les éléments qui marchaient dans le sillage de ceux bloqués par le feu, profitant des portes ouvertes latéralement, poursuivent *en hâte* le mouvement en avant. Cela se fait *automatiquement, sans attendre d'ordre*. Le chef d'un élément qui s'engage ainsi n'a d'autre obligation, à ce sujet, que de faire connaître sa décision à son chef direct. ainsi qu'à l'élément qui marche dans son sillage, immédiatement derrière lui.

Il est évidemment regrettable que le chef ne puisse toujours régler l'emploi des unités qui lui sont subordonnées; mais, l'expérience le prouve, sur le champ de bataille, la chose est, la plupart du temps, impossible.

Au combat, le chef de l'unité supérieure fait ce qu'il *peut* pour régler l'emploi de ces unités subordonnées; cependant, il traverse des circonstances où, en dépit des mesures prises pour assurer au mieux la liaison et la transmission, il lui devient impossible de commander *en connaissance de cause et opportunément*, parce qu'il ne *sait pas* ce qui se passe, ou bien parce qu'il se trouve dans l'impossibilité de faire connaître *à temps* sa volonté.

Et comme, la plupart du temps, les occasions de succès fuient avec la rapidité de l'éclair, on comprendra qu'un chef vraiment

brutalement au sol, jusqu'à ce que la MANOEUVRE leur permette d'avancer.

B. — DÉFENSIVE.

En ce qui concerne la DÉFENSIVE, si la guerre de 1914-1918 met particulièrement en relief la puissance d'une infanterie en position, *maîtresse de sa volonté*, elle nous enseigne, par contre, que cette infanterie peut se trouver à la merci d'une infanterie assaillante, à laquelle une concentration de moyens neutralisants viendrait à ouvrir *temporairement* la voie.

Ce dernier enseignement implique donc, pour l'infanterie de la défense, la nécessité impérieuse de se mettre en garde contre une telle éventualité, en jouant ou en se préparant à jouer au mieux de tous les moyens capables de lui permettre de se soustraire à la *neutralisation* comme à l'exploitation par l'adversaire de cette défaillance *temporaire* : couverture et profondeur des positions, échelonnement des résistances; au besoin, repli systématique du gros de l'infanterie sur une position plus en arrière; camoufflage des organisations et des engins, inactivité absolue ou changements incessants d'emplacement, jusqu'au dernier moment, des organes de feux dont la mise en jeu est précieuse pour la conservation de l'intégrité de la position (a). De plus, comme, dans la prochaine guerre, l'emploi de la cuirasse automobile (char) sera *généralisé à outrance*, — à moins toutefois que les sur-

pénétré des possibilités de son rôle, préparera le succès en rapelant, *avant le combat*, à ses subordonnés immédiats, que, faute d'ordre arrivant en temps voulu, le succès dépend de leur *initiative* qui, en toute occasion, doit être ardente et intelligemment agissante; seule, l'*inertie* engagerait leur honneur militaire.

Une doctrine de combat se base, avant tout, sur les *possibilités du champ de bataille*.

(a) Mitrailleuses de flanquement, en particulier

prises de la science appliquée ne viennent à en interdire l'usage! — la valeur de l'obstacle, dans les régions permettant cet emploi, deviendra d'une importance considérable, que l'obstacle soit passif (fossé naturel ou artificiel) ou actif (champ de mines ou de pétards percutants).

Enfin, l'expérience a montré la nécessité de mettre en garde l'infanterie, dès le temps de paix, contre l'influence déprimante des effets de la manœuvre (mouvements débordants ou enveloppants), et, par suite, la nécessité d'organiser les retranchements en prévision de leur défense contre de tels mouvements.

× ×

En résumé, l'expérience de la dernière guerre démontre que, *dans le cas général du combat*, le problème essentiel consiste à assurer à l'infanterie :

1° Dans l'OFFENSIVE :

La POSSIBILITÉ DU MOUVEMENT, problème qui ne peut recevoir une solution heureuse que par une mise en œuvre rationnelle de toutes les ressources du plus puissant des agents neutralisants actuellement connus : le FEU ou sa menace (*char, avion*), alliées à celles de ses précieux auxiliaires : la SURPRISE et la MANŒUVRE;

Ainsi que par une exploitation *judicieuse et intensive* de leurs effets.

2° Dans la DÉFENSIVE :

La POSSIBILITÉ D'UTILISER SES ARMES, laquelle s'obtient par la mise en défaut des moyens que peut employer l'adversaire pour l'interdire : le FEU ou sa menace (*char, avion*), la SURPRISE, la MANŒUVRE.

Tels sont les enseignements qui doivent désormais nous guider dans l'établissement des principes présidant à l'emploi de l'infanterie au combat.

III.

MOYEN DE DRESSER L'INFANTERIE A L'INFILTRATION (a).

(Voir les planches annexées.)

De même que la plupart des êtres sont instinctivement attirés par la lumière; sur le champ de bataille, l'homme est instinctivement attiré par l'obstacle.

La tâche essentielle de l'infanterie dans la rupture d'un front est d'exploiter les intervalles plus ou moins privés de feux, que ceux-ci existent *naturellement* ou qu'ils soient créés *temporairement* dans le système des feux de l'infanterie adverse.

Qu'on ne se figure pas que cette tâche soit de tout repos : elle exige au contraire la passion de l'action alliée au mépris du danger. Avant d'exploiter un intervalle, il faut, d'abord, *savoir le trouver*, et on ne le trouvera qu'en se portant résolument en avant; au cours de sa progression, l'infanterie aura à vaincre la *contagion de l'exemple* venant de quelques-unes de ses fractions brutalement collées à terre, par des feux violents et ajustés; elle devra encore ne jamais se laisser intimider en suspendant ou même en ralentissant sa marche, sous des feux mal ajustés ou peu nourris, qui ne lui feraient pas subir ces sévices graves devant lesquels capitulent les volontés les mieux trempées. En somme, comme jadis, elle devra être

(a) Employé, depuis 1923, par les troupes du 10^e corps, au camp de Coëtquidan.

avide d'action et l'étendue du succès dépendra entièrement de sa vigueur morale et de son esprit de sacrifice.

Ce qu'il lui faut éviter à tout prix, c'est de *renforcer* une troupe brave mais arrêtée par le feu adverse, et d'aller ainsi inutilement s'user devant des armes à tir rapide d'infanterie dont les servants *restés en possession de leur volonté* peuvent utiliser toute la puissance : vouloir réduire de front une telle résistance, c'est vouloir imiter ces oiseaux migrateurs qui vont se briser la tête sur les murs de nos phares!

Un îlot de résistance ne doit fixer devant lui que les éléments collés à terre par ses feux, ainsi que les éléments qui les suivent *immédiatement*, ceux-ci étant indispensables à étayer *matériellement et moralement* les premiers en cas de contre-attaque; tous les autres prennent le sillage des éléments qui avancent dans leur voisinage le plus immédiat, pour venir, après avoir contourné la zone d'action de l'îlot de résistance, reconstituer la formation initiale, et tout d'abord boucher en hâte la brèche créée dans le front de cette formation.

Quant il s'agit d'enlever une position organisée en profondeur, le maintien de la continuité du front d'attaque s'impose, en effet, parce que :

a) Il permet de poursuivre sur l'ensemble du front adverse, la reconnaissance des zones franchissables, par suite, de continuer la manœuvre par infiltration;

b) Il permet aussi : ou bien d'exploiter de manière opportune et intégrale une neutralisation produite par l'artillerie ou l'aviation et réglée dans le temps et dans l'espace, ou bien de localiser les résistances pour les réduire ensuite soit par le canon, le

char ou l'avion, soit par une manœuvre d'investissement;

c) En absorbant sur tout le front l'activité de la plupart des armes de l'infanterie de la défense, il prive cette infanterie de la possibilité de produire ou des *feux concentrés* ou des *feux de flanc* puissants, feux en général funestes au sort des attaques.

Outre la nécessité d'être rompue à l'exploitation des effets des divers agents neutralisants, la rupture d'un front — que celui-ci soit organisé de longue main ou qu'il vienne seulement de s'asseoir, — exige donc encore de l'infanterie, en même temps qu'un mordant magnifique, une rapidité d'exécution et une souplesse remarquables, c'est-à-dire *une grande aptitude à la manœuvre*.

Tout doit donc être fait pour redresser dans ce sens nos méthodes d'instruction.

Si l'on parvient à définir sur le sol, de façon aussi logique que possible, les effets des armes adverses non neutralisées, on arrivera à pouvoir imposer à l'infanterie de l'attaque l'emploi des procédés qui lui permettraient de poursuivre son offensive. Dès lors, cette infanterie sera en mesure de s'assouplir à sa tâche, de manière rationnelle, et dans le cadre des réalités du champ de bataille.

REPRÉSENTATION DES FEUX.

Le mode idéal de représentation du feu adverse à adopter pour nos exercices de combat doit répondre aux conditions essentielles ci-après :

a) Conserver à l'intervention du feu adverse son effet de surprise;

- b) Indiquer { sa nature (feu d'infanterie ou d'artillerie, ou d'aviation);
le degré de son intensité;

c) Délimiter de manière précise la zone battue.

Par l'emploi de bandes de toile placées sur le terrain *avant* la manœuvre, suivant les indications du directeur, on peut se rapprocher de l'idéal cherché.

En effet :

a) La bande de toile plaquée sur le sol, dans la végétation des camps ou terrains de manœuvre, n'est guère aperçue de l'infanterie de l'attaque que lorsque cette dernière arrive sur elle: l'effet de surprise est donc produit;

b) La nature du feu adverse (feu d'infanterie, d'artillerie, d'aviation), ainsi que le degré d'intensité sont indiqués par la nuance de la bande;

c) Le contour de la zone battue est défini par la bande.

COMMENT SONT PLACÉES LES BANDES.

Si on le peut, le placement des bandes donnera lieu à un exercice de cadres préalable, en utilisant un plan en relief du camp, exercice extrêmement fructueux — indispensable même — pour l'instruction de nos officiers et de nos sous-officiers d'infanterie, qui ne rempliront bien leur rôle dans le combat que s'ils connaissent les moyens de leurs *aides* et la nature du secours qu'ils peuvent en attendre. La réciproque est d'ailleurs vraie. Les cadres de l'artillerie, de l'aviation, des chars d'assaut ne rempliront bien leur rôle dans le combat que s'ils sont pénétrés des possibilités de l'infanterie.

La guerre vient de nous démontrer que les temps

sont révolus où les différentes armes pouvaient en quelque sorte s'ignorer, et s'entraîner isolément au combat. A l'heure présente, toutes doivent se bien connaître et travailler ensemble. Il n'y a pas, en effet, de tactique propre à l'artillerie, à l'aviation, aux chars de combat; il y a simplement, pour chacune de ces armes, des possibilités d'emploi qu'il *faut adapter et assouplir aux besoins de l'infanterie*, c'est-à-dire, aux besoins de l'arme dont *l'action est*, aujourd'hui encore, *décisive* sur le champ de bataille.

J'entends bien, certes, qu'on ne saurait se cristalliser dans des méthodes et même des principes issus des enseignements de la dernière guerre. Notre conception de la bataille doit sans cesse évoluer avec les possibilités des armes nouvelles; c'est ainsi que, demain certainement, alors que sera généralisé à outrance l'emploi de la cuirasse automobile, la tactique du champ de bataille — aérien ou terrestre — s'apparentera beaucoup plus à la tactique navale qu'à la tactique terrestre actuelle.

Mais je me borne ici à l'étude de l'application des enseignements de la guerre de 1914-1918, compte tenu des possibilités du matériel actuellement en service.

x x

Cependant, l'exercice sur le plan en relief ne saurait être fructueux que s'il peut être dirigé par un officier connaissant bien l'action de tous les moyens neutralisants (canons, chars, avions, gaz, camouflages).

L'exercice serait conduit de la manière suivante :

La défense :

Place ses engins de feux sur le plan relief (engins d'infanterie, d'artillerie, anti-chars, anti-aériens);

Définit ses moyens de camouflage (a), ses moyens d'observation (terrestre et aérienne);

Détermine son approvisionnement en munitions d'artillerie (obus explosifs, à balles, à gaz, fumigènes);

Indique les mesures prises pour éviter les effets de la contre-batterie; celles qui assurent le déclenchement des tirs de contre-préparation, et des tirs d'arrêt en avant des divers systèmes de feux de l'infanterie de la défense.

Donne, de manière générale, pour l'artillerie, les éléments de tir acquis avant le déclenchement de l'attaque de l'adversaire.

L'attaque :

Fait de même.

En outre, elle donne :

Les éléments essentiels de son ordre d'attaque, c'est-à-dire :

Le nombre, la puissance et le mode de mise en jeu des agents neutralisants (canons, chars, avions, gaz, nuages de fumée);

Les renseignements acquis sur les emplacements des organes de la défense (infanterie et artillerie, observatoires, P. C., communications, places d'armes...);

Le mode de placement de l'infanterie sur la base de départ;

La mise en jeu du camouflage de l'attaque (heure de départ, utilisation de la pénombre, de la fumée, des couverts).

(a) Toute batterie supposée dévoilée à l'adversaire est éclairée sur le plan relief par une pièce miroitante (fragment de glace ou papier d'étain).

De même, toute organisation non camouflée, supposée dévoilée à l'observation terrestre ou aérienne, peut être représentée par des rubans brillants (papier d'étain, par exemple).

La connaissance très nette des moyens opposés, celle de leur application et des possibilités de leur mise en jeu offertes par l'état du temps et du terrain, doit permettre à un directeur vraiment instruit et possédant l'expérience, ou tout au moins le sens des réalités du champ de bataille de décider, en connaissance de cause, de manière aussi vraisemblable que possible, *quels seront, au cours des diverses phases de l'attaque, les organes de feu de la défense qui jouiront de la liberté voulue pour intervenir avec efficacité au moment de l'attaque*; partant, de tracer sur le sol la projection d'une ou deux sections verticales faites dans chacun des fuseaux de feu possibles, sections qui marqueront, l'une le commencement de l'efficacité du feu (s'il y a lieu), l'autre le moment où le feu interdit toute progression: leurs projections sur le terrain seront définies par les *bandes*.

× ×

Un tel exercice préalable serait, on le comprend, extrêmement bienfaisant pour nos cadres, en leur montrant, sur un champ réduit, dont l'étendue s'embrasse d'un regard, le rôle et les moyens de tous les acteurs du drame qui se joue sur le champ de bataille; les efforts de ces acteurs visant tous un but unique, celui de SAUVEGARDER LA LIBERTÉ D'ACTION DE LEUR INFANTERIE. c'est-à-dire celui d'assurer à cette dernière :

dans l'offensive : la POSSIBILITÉ DE MOUVEMENT;

dans la défensive : la POSSIBILITÉ d'utiliser SES PROPRES ARMES.

Mais, la plupart du temps, surtout pour les exercices des unités plus faibles que le bataillon, il conviendra de se limiter, — si on ne peut traiter ce pro-

blème, même de manière approchée, — à neutraliser les moyens de la défense au petit bonheur et à placer en conséquence les bandes sur le terrain, en laissant cependant des vides assez larges pour permettre l'infiltration — à moins qu'on ne veuille bloquer entièrement le mouvement.

Ainsi, du moins, on amènera l'infanterie à acquérir les qualités manœuvrières indispensables; on l'habituerà à établir, entre tous les éléments intérieurs et latéraux de sa formation d'attaque, *des liaisons aussi actives qu'intelligentes*, susceptibles de créer dans tous les éléments de l'attaque, une *vie ardente* qui les amènera à une exploitation rapide de la voie libre en évitant l'obstacle, alors qu'aujourd'hui nous voyons, trop souvent encore, les éléments de première ligne faire converger leurs préoccupations et leurs efforts vers cet obstacle, pendant que les éléments intérieurs dorment et se figent derrière eux!

REPRÉSENTATION DES ORGANES NEUTRALISÉS.

L'expérience nous a montré qu'un « nettoyage » mal fait était susceptible d'amener un échec. Au cours de nos exercices, il est donc *nécessaire* d'habituer l'infanterie de l'attaque à organiser et à exécuter le « nettoyage », tout au moins pour *l'enlèvement des zones organisées*.

Des défenseurs supposés neutralisés devront donc être représentés, sur le terrain de la manœuvre. Cependant notre devoir d'éducateurs nous imposant d'inviter nos hommes (fantassins ou artilleurs) placés dans une situation défensive à se servir de leurs armes, quels que soient les sévices dont leur volonté peut avoir à souffrir de la part du feu ou de la menace du feu adverse, il convient, pour le bien de l'éducation

morale de la troupe, d'éviter le plus possible de faire jouer à nos hommes le rôle de *servants neutralisés*.

On n'emploiera donc à cette représentation qu'un personnel très *restreint*; ce dernier n'aurait pas, du reste, à tenir un rôle exclusivement passif : il tirerait dans le dos de l'infanterie de l'attaque, s'il venait à être largement dépassé par celle-ci sans avoir été mis effectivement hors de cause par le nettoyage.

**Exemple de préparation d'un exercice de rupture
d'un front (Planche II.)**

L'inspection du schéma (planche II) montre que la représentation des effets des feux au moyen de bandes de toile est susceptible non seulement de permettre à l'infanterie de s'entraîner à l'infiltration, en connaissance de cause, mais aussi d'imprégner cette infanterie des *réalités du champ de bataille*.

De tous les organes de feu de l'infanterie de la défense, ayant une action sur la zone comprise entre la ligne de départ de l'attaque et le premier arrêt projeté pour l'attaque, seuls les organes numérotés I, II, III, IV, V, VI, VII, n'ont pu être neutralisés par les moyens dont dispose l'attaque, et ces organes battent librement les zones dont l'amplitude est définie par les bandes. (Cette situation découle, ou bien de l'étude faite au cours de l'exercice dont j'ai parlé plus haut, ou bien d'une simple hypothèse du directeur de l'exercice.)

La survivance de ces organes à l'action des agents neutralisants, tient à ce que cette action a été estimée ou incomplète ou inexistante : soit que le feu d'artillerie ait manqué de densité et de profondeur ou ait été

mal réparti, ce qui, par exemple, se produit fatalement dans un barrage roulant exécuté par des batteries mal placées; soit que le feu ou la menace de feu de l'aviation ait été d'un effet insuffisant; soit que les chars de combat déployés en première ligne aient dépassé ces organes de feu bien camouflés sans les voir, incident auquel l'absence de chars en profondeur n'a pas permis de remédier; soit encore que les chars qui opéraient contre eux aient été détruits. Les organes VI et VII, en particulier, subsistent parce que l'infanterie arrêtée par le barrage « p » n'a pu exploiter les effets neutralisants de l'artillerie ou parce que les chars ont dû stopper eux aussi devant le barrage « p ». D'autre part, grâce à un camouflage parfait, ces organes VI et VII ont pu échapper à l'observation des avions.

L'action de flanc des mitrailleuses situées en M et M' (organe VI et VII), cause de l'arrêt de toute la première ligne du bataillon du centre et de l'arrêt des ailes des bataillons encadrants, est des plus suggestives et des plus instructives.

Tous les éléments d'infanterie de l'attaque qui se sont présentés en *i, j, k, l, m, n, o*, ont dû se terrer sous des balles.

Certes, dans nos exercices journaliers, au cours desquels la fantaisie et l'invraisemblance font si souvent bon ménage, nous aurions vite réglé l'incident!

Nettement décélées par les lueurs de tir à blanc (1) et par le son, les mitrailleuses M et M' seraient immédiatement neutralisées ou par le char ou par l'avion, ou bien, par des obus posés sur elles comme avec la main, grâce aux indications précises de l'of-

(1) Si l'on veut respecter la vraisemblance, il est indispensable de masquer ces lueurs à l'attaque.

ficier d'artillerie détaché auprès du bataillon du centre, et qui observe couché sur la pente nord de la crête (jalonnée par V, IV, voir planche II).

Mais qu'une solution aussi rapide et radicale est enfantine, parce que étrangère aux réalités du champ de bataille.

Dans la bataille, *les fantassins qui reçoivent les coups en décèlent bien rarement l'origine*. Les faibles lueurs des mitrailleuses — quand elles existent — se perdent dans la fumée et les lueurs des obus, de même que le bruit des mitrailleuses se perd dans le tonnerre général. Les fantassins dont l'oreille ne distingue guère, dans le fracas du combat, que les sifflements et les claquements (ondes de choc) des balles, admettent, tout naturellement, que les coups qu'ils reçoivent viennent d'un adversaire posté devant eux. Et, *s'ils peuvent tirer*, leur riposte est instinctivement dirigée droit devant eux, sur des emplacements de tir possibles.

Or, dans l'exemple choisi, on a admis qu'il n'y avait rien en avant du bataillon du centre. On pourrait donc, pour réduire la résistance, envoyer des chars dans cette région qu'ils n'y trouveraient rien. En l'absence des chars on aurait recours, vraisemblablement, à une « concentration d'artillerie »; celle-ci s'abattrait inutilement sur une zone inoccupée. Quant aux avions, ils ne seraient non plus d'aucun secours vu le camouflage des mitrailleuses.

En fait, M et M' seront réduites par les chars ou par l'infanterie arrêtés par le barrage « p », dès que celui-ci prendra fin, ou que sa violence s'atténuera au point de permettre à ces chars ou à cette infanterie de poursuivre la progression.

L'emploi des bandes ne se borne pas à la figuration sur le terrain des couloirs non battus par les feux et ouverts au mouvement; ces bandes peuvent servir également à *marquer les fautes* commises par l'infanterie de l'attaque dans l'exploitation de la neutralisation.

Exemple : A une centaine de mètres d'une tranchée adverse, on place sur le sol une bande rouge qui peut être repliée par un sous-officier dissimulé dans un trou, ou derrière un couvert naturel; d'autre part, les agents neutralisants de l'attaque (obus, avions ou chars) sont effectivement représentés (1).

Si, au moment où l'agent neutralisant lâche l'objectif, l'infanterie de l'attaque se trouve à plus de 200 mètres de cet objectif, on admet qu'elle n'est pas en mesure de mettre à profit l'effet de neutralisation, et *la bande est maintenue en place*.

Dans le cas contraire, si l'assaillant qui a « collé » au plus près au barrage roulant ou au feu fixe, se trouve à la distance favorable pour exploiter en temps voulu la neutralisation produite, le sous-officier enroule *rapidement la bande*. (Si les bandes sont d'un grand développement le sous-officier peut être aidé par plusieurs hommes également dissimulés).

De même, dans les exercices d'attaque, au cours desquels les chars assurent la neutralisation (sur les terrains d'exercice, les chars peuvent être représentés soit par des voiturettes, soit par des brouettes traînées à bras) (a), il est indispensable que l'infanterie

(1) Les obus peuvent être représentés par des fanions agités par des hommes; les hommes marchent en avant de l'attaque (barrage roulant), ou sont dissimulés dans des trous, à hauteur de l'objectif (feux sur hausses fixes).

(a) Au 71^e R. I., on a construit un appareil très portatif figurant un char à une échelle réduite; il est constitué par une simple toile camouflée enveloppant un châssis de bois léger; des bretelles intérieures permettent facilement son transport par un homme placé dans le châssis.

soit entraînée à une exploitation aussi rapide que possible de la neutralisation, si l'on veut éviter au char un séjour par trop prolongé autour d'un même retranchement, séjour qui faciliterait considérablement l'action des engins anti-chars de l'adversaire.

On admettra, par exemple, que dans les cas défavorables à la progression de l'infanterie, cette dernière doit cependant être en mesure de capturer les servants neutralisés par le char dans les cinq à six minutes qui suivent l'arrivée du char aux abords du retranchement. Si l'infanterie ne se trouvait pas dans ces conditions, on supposerait le char détruit et la bande rouge qui avait été placée sur le terrain, en prévision d'une telle éventualité, serait maintenue.

× ×

Observation. — Le verso de la planche I, relative à la figuration des feux, mentionne le matériel complémentaire nécessaire à l'instruction des corps de troupe.

IV.

APPENDICE POUR SERVIR A L'APPLICATION.

A. — GÉNÉRALITÉS.

Si la manœuvre par infiltration implique uniquement l'art d'utiliser les vides existant à l'origine dans le système des feux de l'adversaire, ou créés de manière temporaire par les effets neutralisants des armes amies (artillerie, chars, aviation), il n'en reste pas moins que, dans la pratique, cette manœuvre se traduit pour l'infanterie par de perpétuelles reconnaissances des zones franchissables et infranchissables, reconnaissances qu'elle paye de son sang d'autant plus abondamment qu'elle y est moins préparée; et dont les résultats ne dévoilent qu'un état des choses essentiellement *momentané* et, par suite, n'ont de valeur pour le succès qu'à la condition d'être exploités *immédiatement* et *judicieusement*.

Pour être en mesure de produire l'offensive, il ne suffit pas à l'infanterie d'être vigoureuse, animée d'une foi ardente dans le succès et d'un esprit de sacrifice à toute épreuve, il lui est *indispensable* aussi d'avoir été, dès le temps de paix, mécanisée à fond dans la manœuvre par infiltration laquelle doit être entrée profondément dans ses réflexes. Mal comprise, cette manœuvre est de nature à laisser dans la ligne de feu de l'infanterie de l'attaque des lacunes incompatibles avec les besoins du succès, et à produire par contre sur certains points du terrain des attaques, des agglomérations particulièrement vulnérables, en mê-

me temps que des mélanges d'unités funestes à la cohésion de la troupe, capables même de détruire sa force par la rupture absolue des liens tactiques.

D'une manière générale, le succès des attaques reposera sur l'initiative intelligente et ardente des chefs subordonnés (commandant de section, de compagnie, de bataillon), *la moindre hésitation, le moindre retard dans l'exécution pouvant devenir une cause d'échec.*

Les opérations de l'infiltration se feront donc, la plupart du temps, *automatiquement, sans attendre d'ordre*; le chef de la fraction qui manœuvre n'a d'autre obligation à ce sujet que de faire connaître sa décision à son chef direct, ainsi qu'à l'élément qui marche dans son sillage, immédiatement derrière lui.

B. — ORGANISATION D'UN DISPOSITIF POUR L'ATTAQUE D'UNE POSITION.

(Voir le croquis annexé.)

Le principe essentiel qui préside à la conduite d'une attaque à travers une position est le suivant :

Maintenir au cours de l'attaque la continuité de la ligne de feu, celle-ci restant étayée par des soutiens capables de la recueillir en cas de contre-attaque, c'est-à-dire, par des soutiens marchant assez loin d'elle pour qu'ils ne puissent être bousculés par la contre-attaque en même temps que l'infanterie de la ligne de feu, et, d'autre part, assez près d'elle pour qu'ils ne puissent être neutralisés par le canon adverse alors que la ligne de feu est bousculée par la contre-attaque. Ces conditions veulent, on le comprend, que les soutiens marchent à 100 mètres au moins, et à 200 mètres au plus, en arrière de la ligne de feu.

Les *brèches* momentanément créées par les obstacles à la progression dans le front de la formation de l'infanterie de l'attaque devront être comblées *aussi vite que possible*.

Pour reconstituer la ligne de feu, en cas de brèche dans celle-ci, il est *indispensable* de toujours disposer d'une force suffisante à *portée d'intervention rapide*; l'éloignement de cette force par rapport à la ligne de feu et à ses soutiens étant strictement limité à la condition de lui assurer sa liberté de manœuvre, c'est-à-dire, la *possibilité d'exécuter des mouvements obliques*.

Les nécessités ci-dessus amènent donc à disposer, généralement, le bataillon d'attaque en profondeur, comme il suit : deux compagnies accolées constituent la ligne de feu et ses soutiens nécessaires, la troisième marchant à 200 mètres environ en arrière de ces derniers, représente la force destinée à combler les brèches éventuelles ou, à défaut de bataillons de seconde ligne, à réduire une résistance.

Un dispositif d'attaque composé d'une seule ligne de bataillons accolés et ainsi organisés ne permettrait pas de poursuivre longtemps la manœuvre par infiltration. En effet, si les résistances rencontrées venaient à user sérieusement ou à immobiliser longtemps des fractions importantes de la ligne de feu, celles-ci une fois libérées, ou seraient trop faibles, ou arriveraient trop tard pour remplacer utilement les éléments des réserves absorbés par la réduction de la brèche. L'attaque, en cas de rencontre de nouvelles résistances, ne serait plus dès lors en mesure de poursuivre la progression grâce à l'infiltration.

C'est pour cette raison que, lorsqu'une attaque se développe à travers une zone défensive plus ou moins

profonde, il convient également d'adopter un dispositif d'attaque plus ou moins profond. Si l'on peut admettre pour le front d'attaque du bataillon, agissant dans l'ensemble d'un dispositif, une amplitude normale, logiquement définie (500 mètres environ), il ne saurait en être de même pour celle du front d'un régiment ou d'une infanterie divisionnaire : *l'amplitude du front de ces unités étant essentiellement fonction de la sévérité de l'effort à produire (a).*

Ci-dessous la formation d'attaque et l'amplitude du front d'une infanterie divisionnaire, suivant le cas :

Effort très court : 9 bataillons accolés, front : 4.500 mètres;

Effort un peu prolongé : 6 bataillons en première ligne, 3 bataillons en deuxième ligne, front : 3.000 mètres;

Effort prolongé : 3 bataillons en première ligne, 3 bataillons en deuxième ligne, 3 bataillons en troisième ligne, front : 1.500 mètres.

Quand la formation comportera plusieurs lignes de bataillons, on accolera les régiments, afin d'assurer au mieux la conservation des liens tactiques.

La planche III donne le dispositif d'une infanterie appelée à produire un effort offensif *prolongé*. Dans chaque ligne de bataillon, deux compagnies en pre-

(a) On ne doit pas confondre l'amplitude du front sur lequel une infanterie *pourrait* poursuivre l'infiltration, avec l'étendue du front sur lequel l'attaque d'une position défensive peut être entreprise: ce dernier est, comme je l'ai dit (voir page 18), fonction de l'importance du matériel neutralisant dont on dispose; avec ce seul correctif que, pour une attaque peu profonde, le nombre des pièces d'artillerie nécessaires à l'accompagnement immédiat peut être légèrement diminué, la vitesse du tir pouvant être augmentée, et aucun déplacement de pièces n'étant à prévoir en cours d'attaque; de même, le nombre des chars de combat pourrait être légèrement diminué, le matériel de remplacement n'étant pas à prévoir

mière ligne, une compagnie en réserve; chaque compagnie marchant sur un front de 250 mètres et, pour les compagnies de tête des bataillons de première ligne, une profondeur maximum de 200 mètres.

(Chaque compagnie a deux sections en première ligne et deux sections en soutien. Dans les compagnies de tête du dispositif, les quatre sections marchent déployées.)

Les compagnies *de réserve* marchent à 200 mètres en arrière des compagnies de *première ligne*. Les lignes de bataillon sont distantes de 500 mètres.

C. — LIAISONS ET TRANSMISSIONS.

Si la manœuvre par infiltration repose, en général, *sur l'initiative*, il est évident que cette initiative ne pourra s'exercer de manière éclairée et opportune que si le chef appelé à la prendre, est en mesure d'agir en connaissance de cause. Aussi, toute fraction progressant dans le dispositif d'attaque doit-elle toujours savoir ce qui se passe immédiatement en avant d'elle et sur ses flancs puisque, suivant sa place dans la formation, elle peut être appelée ou bien à aveugler rapidement une brèche, ou bien à modifier momentanément sa direction initiale pour contourner un obstacle.

Les *sections, compagnies, bataillons*, détachent à cet effet en avant et sur leurs flancs un agent vigoureux; intelligent et bien orienté, pendant que, dans ces unités, un observateur spécialement désigné est constamment aux aguets.

Un code de signaux est arrêté pour indiquer les portes ouvertes ou fermées; des coureurs sont détachés auprès des agents de liaison.

Mais, si le système de liaison et de transmission venait à ne pas fonctionner, il serait du devoir du chef de chaque unité dont la progression se trouve bloquée, par suite de l'arrêt de celle qui la précède, de le renseigner et d'agir.

D. — LA DIRECTION.

Au cours d'une attaque à travers la profondeur d'une position, si l'on veut éviter la confusion, c'est-à-dire la destruction des liens tactiques, il est indispensable d'assurer au mieux, pendant la progression, le parallélisme des divers éléments du dispositif. *Le seul moyen pratique d'y parvenir est d'accrocher chacun d'eux au pôle magnétique.* Aussi, la boussole est-elle indispensable à tous les officiers et sous-officiers; les caporaux qui peuvent être appelés à conduire un élément doivent, également, être familiarisés avec son utilisation.

Avant le déclenchement de l'attaque, la direction initiale de marche est enregistrée par le repère de la boussole; cette direction n'est abandonnée que pour la manœuvre, c'est-à-dire pour contourner ou faire tomber la résistance. La manœuvre terminée, la marche est reprise à la boussole (1).

E. -- VITESSE GÉNÉRALE DE DÉPLACEMENT DE LA LIGNE DE FEU.

La nécessité de combler une brèche, dès que la zone d'action de la résistance qui l'a créée est dépas-

(1) Si on a prévu des changements de direction à compter d'une heure donnée, ou d'une ligne très nettement marquée sur le sol (ruisseau, thalweg, grande route...), les différents azimuths doivent être consignés sur un papier collé sur le fond de la boussole. Ne jamais se fier à la mémoire.

sée, exige l'adoption d'une *allure lente* pour le déplacement général de la ligne de feu d'une formation d'infanterie destinée à progresser à travers une position défensive de quelque profondeur. En effet, les éléments des compagnies de réserve appelés à combler une brèche dans la ligne de feu ne peuvent guère — sauf circonstances exceptionnelles — parcourir, sur le champ de bataille, *plus de 100 mètres en une minute trente secondes*. Si l'on veut qu'ils remplissent leur mission dans des conditions de temps acceptables, il convient que la vitesse générale de déplacement de la ligne de feu soit au moins *deux fois moindre*, c'est-à-dire, soit *au plus* de 100 mètres en trois minutes.

Il faut remarquer qu'une *allure lente* pour le déplacement général *du front* d'une formation d'attaque à travers une position défensive s'impose encore pour les raisons suivantes :

a) Nécessité de tenir *très largement compte* de tous les incidents possibles susceptibles d'entraver la marche de l'infanterie : intervention des feux adverses, rencontres d'obstacles naturels ou artificiels;

b) Nécessité de disposer du temps indispensable pour la mise en place des engins destinés à la protection de la formation d'attaque contre les entreprises de l'air (compagnies de mitrailleuses et batteries contre avions) et contre celles des chars de combat (engins anti-chars).

On ne saurait oublier, en effet, qu'à l'avenir, ces engins constitueront une armature *indispensable* à la sécurité d'une formation d'attaque, aussi bien qu'à celle d'une troupe sur la défensive. Dans l'offensive, on devra donc disposer du temps nécessaire à la mise en place de ces engins (qui doivent être échelonnés

judicieusement dans l'espace); et à leur déplacement par échelons, au fur et à mesure de la progression de la formation de l'attaque.

F. — OPÉRATIONS DE PREMIÈRE URGENCE.

(Voir la planche III.)

a) *Rencontre d'une résistance et poursuite du mouvement en avant.*

Quand, au cours d'une attaque, des fractions d'infanterie en première ligne sont violemment fixées à terre par le feu de l'infanterie adverse, et mises dans l'impossibilité absolue de progresser, ces fractions doivent cependant chercher à utiliser, de suite, leurs armes en vue de maintenir tout au moins sur elles l'attention et les efforts des tireurs adverses; toutefois, le feu des armes à tir tendu cessera lorsqu'il sera supposé dangereux pour les fractions amies qui auraient pu déborder l'obstacle. Par contre, à ce moment, les V. B. et les engins d'accompagnement auront, vraisemblablement, pu ouvrir le feu. Dès que le feu de la résistance diminuant d'intensité semblerait le permettre, la progression serait reprise.

En arrière d'elles ne s'immobilisent que leurs soutiens *immédiats*, lesquels doivent toujours être en mesure d'intervenir par leurs feux pour leur servir d'étaï et de recueil, si elles venaient à être bousculées par une contre-attaque. Par ailleurs, le reste du dispositif d'attaque poursuit sa marche sur la direction générale d'attaque; les fractions d'infanterie qui marchaient derrière les éléments arrêtés obliquant pour s'orienter provisoirement dans le sillage des fractions les plus voisines, qu'elles voient progresser.

b) *La brèche. — Sa réduction.*

Vu la rapidité avec laquelle les brèches doivent être

comblées, ce soin revient aux fractions d'infanterie libres de leurs mouvements et en mesure d'intervenir aussi vite que possible, c'est-à-dire aux éléments des compagnies de réserve des bataillons de première ligne, les plus rapprochées de la brèche.

La brèche aura été complètement aveuglée lorsque la nouvelle ligne de feu aura pu être étayée de soutiens immédiats.

Si l'on examine le croquis joint, on voit que la brèche produite dans la formation, à la suite de l'immobilisation des sections (1, 3, — 2, 4 de la compagnie c_1), peut être considérée comme une véritable cheminée d'aspiration.

L'obstacle dépassé par la ligne de feu, laquelle a poursuivi son mouvement général à l'allure fixée par l'ordre d'engagement, les sections de chaîne et de soutien qui avoisinent immédiatement les bords de la brèche s'étendent légèrement et provisoirement, vers l'intérieur de la brèche, pour aveugler celle-ci en partie — en totalité même si, contrairement à l'exemple choisi, elle était de faible amplitude, d'une centaine de mètres, par exemple, — en attendant que les éléments des compagnies de réserve c_3 et b_3 , *lesquels glissent aussi vite que possible* le long des flancs de la résistance, viennent remplacer sur la chaîne les sections 1 et 3 de la compagnie c_1 , et, sur la ligne des soutiens les sections 2 et 4 de la même compagnie.

La brèche ainsi réduite, la période de crise ne sera vraiment terminée que lorsque les réserves de première ligne seront reconstituées.

Les compagnies de réserve des bataillons C et B (compagnies c_3 et b_3) seront réduites chacune à deux sections, momentanément et jusqu'à ce que les sec-

tions immobilisées devant la résistance R puissent, la résistance tombée, venir les renforcer. Toutefois, si ces dernières devaient rester trop longtemps immobilisées ou devenir indisponibles, par suite de pertes graves, il reviendrait aux bataillons de seconde ligne de renforcer les compagnies c_3 et b_3 .

Le croquis annexé donne, évidemment, une solution idéale du problème; on conçoit que dans la réalité il n'en serait pas ainsi. Si la résistance comporte une zone arrière, les éléments destinés à combler la brèche reconnaîtraient automatiquement l'étendue de cette zone en cherchant à contourner au plus près la résistance; au cours de cette reconnaissance, quelques-uns d'entre eux pourraient donc se faire accrocher par le feu; enfin, l'afflux des forces vers la brèche aura produit, le plus souvent, des chevauchements et un excès d'effectifs.

Le rétablissement de l'ordre et de l'équilibre des forces se fera à la première occasion propice.

Impossibles à éviter sur le champ de bataille, les faux mouvements seront cependant d'autant moins graves et moins nombreux que nos cadres auront été mieux mécanisés dans l'infiltration.

Il est intéressant de se rendre compte, en examinant l'exemple donné par la planche III, des conditions de temps dans lesquelles pourra être comblée la brèche.

Si l'on suppose :

Que H. représente l'heure de l'arrêt (bande rouge) des sections 1 et 3;

Que l'arrêt s'est produit à 150 mètres en avant de la résistance R.;

Que cette résistance R. a une zone arrière, profonde également de 150 mètres;

Que l'allure générale de la ligne de feu est de 100 mètres en trois minutes;

Que les éléments appelés à réduire la brèche peuvent couvrir 100 mètres en une minute trente secondes.

L'on voit que la zone arrière de la résistance sera dépassée :

1° Par l'ensemble de la ligne de feu à H. + 9 minutes (300 mètres à parcourir);

2° Par les premières fractions de manœuvre (éléments des compagnies de réserve) à H. + 10 minutes 30 secondes (700 mètres à parcourir).

Le commencement de la réduction de la brèche pourra donc se produire dans les meilleures conditions, c'est-à-dire, *dès qu'il devient possible*.

L'opération sera terminée vers H. + 15 minutes. Dans la pratique, vers H. + 20 ou 30 minutes.

G. — OPÉRATIONS DE DEUXIÈME URGENCE.

a) *Réduction de la résistance (a).*

Si, par exception, la résistance R n'est pas déjà tombée sous la pression des sections 1 et 3 de la Compagnie *c*₁, appuyée des groupes de V. B. et des engins

(a) Pour la réduction des résistances, celles d'amplitude relativement faible tout au moins, on doit comprendre que la manœuvre par infiltration est exclusive de l'emploi de l'artillerie *lointaine*.

D'autre part, dans l'exemple envisagé, on admet qu'on ne disposait pas de chars *dans la profondeur*; s'il en avait été autrement, l'emploi du char eût vraisemblablement permis de réduire rapidement la résistance.

d'accompagnement (*b*), pression renforcée de l'effet moral produit par le *dépassement* de l'ensemble du dispositif, et le *contournement* des éléments appelés à réduire la brèche; alors, la réduction de cette résistance se poursuit par *investissement*.

Si la formation d'attaque comporte des bataillons de deuxième ligne, les éléments des compagnies de réserve des bataillons en première ligne ne s'emploient jamais à cet investissement, à moins, évidemment, qu'ils ne se voient accrochés au cours du contournement, par des feux arrière de l'îlot de résistance.

b) Reconstitution des réserves.

Quand sont libérés les éléments de première ligne immobilisés par la résistance, ces éléments passent, en principe, en réserve des compagnies de première ligne, au lieu et place des fractions absorbées par la réduction de la brèche; toutefois, s'ils avaient été trop éprouvés ou trop longtemps immobilisés pour pouvoir jouer utilement le rôle dévolu aux réserves de la première ligne, ils prendraient place dans la formation des bataillons de deuxième ligne, lesquels auraient, dès lors, à fournir aux bataillons de première ligne les réserves nécessaires.

Si l'effort demandé à l'infanterie de l'attaque devait être très prolongé, on comprend qu'il se produirait fatalement, au bout d'un certain temps, un tel mélange des éléments dans les compagnies et les batail-

(*b*) La compréhension des besoins de l'attaque montre que les V. B. ne sauraient rester disséminés dans les groupes de combat; ils doivent être groupés et, pour une attaque, placés derrière la ligne des soutiens. Les engins d'accompagnement tels qu'on les comprend actuellement, seront placés à hauteur des compagnies de réserve des bataillons de première ligne.

lons de première et de deuxième lignes que, la rupture des liens tactiques finirait par être presque complète; l'attaque serait alors frappée d'atonie; sa progression ne tarderait pas à prendre fin.

C'est la raison qui amène le commandement à disposer, dans le cas d'un effort prolongé, une infanterie divisionnaire, sur trois lignes de bataillons successives. Elle impose également au commandement la nécessité de prévoir, dans son ordre d'attaque, un arrêt de durée assez longue pour que puisse s'exécuter ce qu'on appelle un *dépassement*, et aussi le *rétablissement de l'ordre*.

Les bataillons de troisième ligne mettent cet arrêt à profit pour *dépasser* ceux des deuxième et première lignes; ils prennent alors l'attaque à leur compte. Ils sont suivis immédiatement par les bataillons de la deuxième ligne; ceux de la première ligne prenant la queue de la nouvelle formation, c'est-à-dire passant en troisième ligne. L'ordre se rétablit dans les anciennes première et deuxième lignes.

x x

En résumé :

A. — ORGANISATION DU DISPOSITIF D'ATTAQUE.

a) La ligne de feu doit être maintenue *continue*; elle doit être *toujours appuyée par une ligne de soutiens* marchant entre 100 et 200 mètres derrière elle.

b) *Des compagnies de réserve*, particulièrement destinées à combler les brèches faites dans la ligne de feu et dans celle des soutiens, marchent à 200 mètres environ en arrière des compagnies de première ligne.

c) A 500 mètres en arrière des précédentes marchent, s'il y a lieu, des bataillons de deuxième ligne lesquels, le cas échéant, *alimenteraient les réserves de première ligne épuisées ou même prendraient le rôle de ces dernières à leur compte.*

d) Suivant l'importance de l'effort à produire, la force est disposée sur une, deux ou trois lignes de bataillons.

e) *Le dispositif est constamment protégé contre les entreprises de l'air et celles des chars.*

f) Un système de liaison et de transmission établi à l'intérieur de la formation doit permettre d'agir en connaissance de cause.

g) L'allure générale du déplacement de la ligne de feu doit être *lente* (100 mètres en trois minutes ou quatre minutes, suivant les difficultés de progression prévues).

B. — OPÉRATIONS DE PREMIÈRE URGENCE.

Si une brèche vient à se produire dans la ligne de feu, dès qu'ils ont dépassé la résistance ayant produit cette brèche, les éléments de la ligne de feu et de la ligne de soutiens, qui avoisinent immédiatement les bords de la brèche s'étendent provisoirement vers l'intérieur de cette brèche; ils la combleront même, si elle est de faible amplitude. Dans la suite, la brèche est réduite définitivement par les éléments des compagnies de réserve des bataillons de première ligne, lesquels glissent *à une allure aussi vive que possible* sur les flancs de la résistance.

Les réserves des bataillons de première ligne se reconstituent au plus tôt.

C. — OPÉRATIONS DE DEUXIÈME URGENCE.

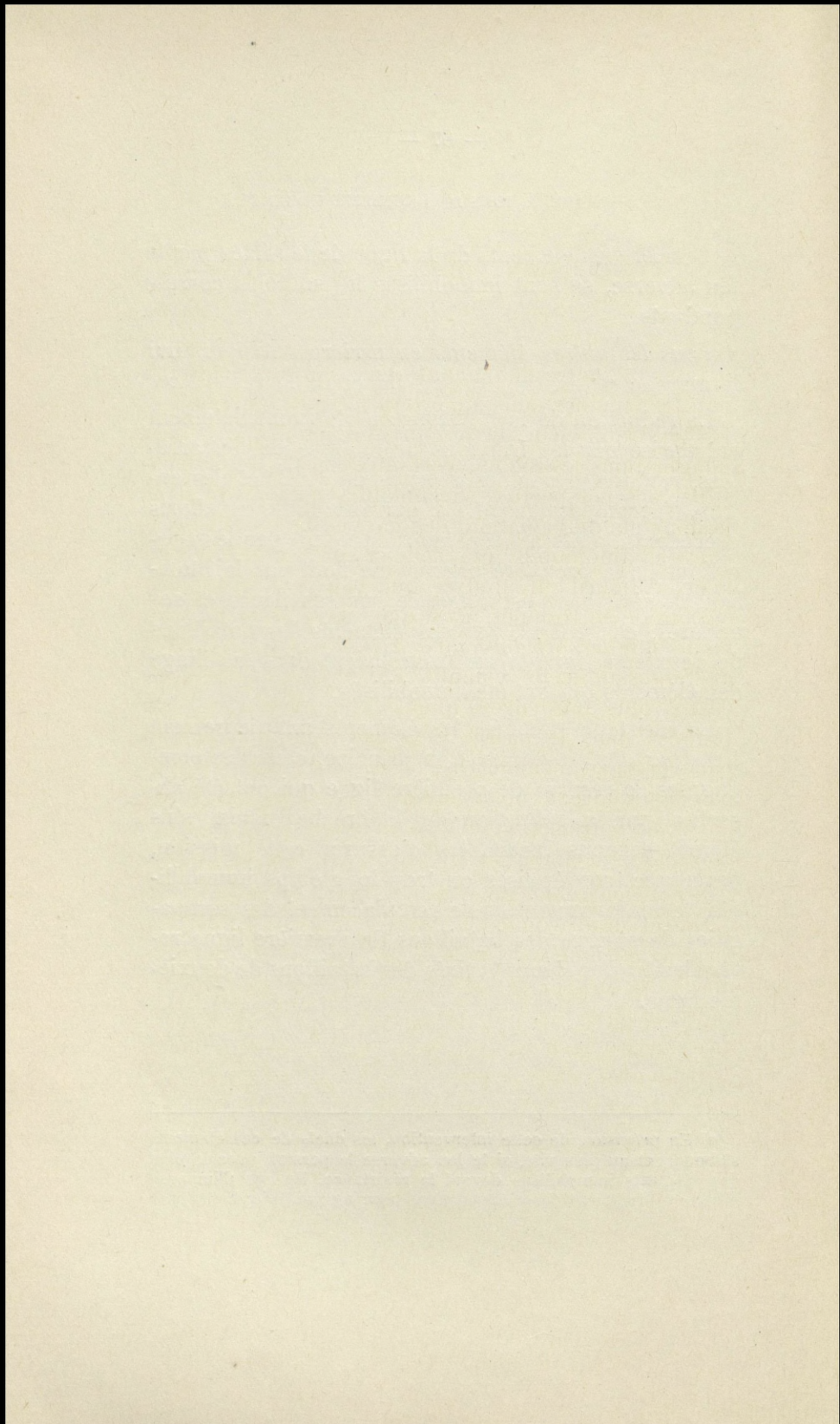
Derrière les éléments de la ligne de feu fixés par le feu adverse, se sont immobilisés les soutiens correspondants.

Tous les autres éléments en arrière ont poursuivi la marche en glissant sur les flancs de la résistance.

La réduction de la résistance a été immédiatement entreprise par les fractions de la ligne de feu arrêtées, renforcées par des groupes de V. B. et des engins d'accompagnement. Si, par exception, les efforts précédents joints à l'effet moral produit par les opérations de la première urgence ne l'ont pas fait tomber, la résistance est attaquée sur ses flancs et ses arrières, en général, par des éléments des bataillons de deuxième ligne (a) qui marchaient dans le sillage des éléments qui ont été immobilisés.

La résistance tombée, les éléments antérieurement fixés par elle, remplacent en principe, ceux des compagnies de réserve de première ligne qui ont été absorbés par la réduction de la brèche; mais, s'ils étaient devenus incapables d'assurer cette mission, parce que trop épuisés ou trop longtemps immobilisés, le renforcement ou le remplacement des compagnies de réserve des bataillons de première ligne reviendrait à des éléments tirés des bataillons de deuxième ligne.

(a) En prévision de cette intervention, les chefs de ces éléments s'abouchent au plus vite, si le feu adverse le permet, avec le chef des éléments immobilisés devant la résistance. En cas d'impossibilité, ils s'inspirent des circonstances pour agir au mieux.



CONCLUSION POUR L'INSTRUCTION.

Pour la guerre de demain, quels moyens nouveaux ou perfectionnés nous apportera la science appliquée? La lutte qui vient de prendre fin montre déjà aux imaginations les moins vives, aux esprits les plus positifs, des perspectives formidables notamment dans le domaine de l'aviation, des gaz, et dans celui de la cuirasse automobile, que celle-ci soit sur chenille ou ailée. Aujourd'hui, tout ce que l'on peut dire, sans crainte de se tromper, c'est que, *aussi longtemps du moins que le sort du combat reposera sur la volonté du fantassin*, cette volonté subira des sévices nouveaux, plus durs encore que ceux auxquels elle a été soumise dans le passé. Ce serait donc vouloir, de parti pris, se ménager les pires déboires que de ne pas apprendre à notre infanterie, dès le temps de paix, à contrarier comme à exploiter les effets de l'outillage du champ de bataille d'hier, *tout au moins!*

Il convient donc de transformer nos méthodes de préparation au combat de *manière radicale*. L'infanterie ayant appris l'alphabet de son métier, c'est-à-dire à se servir de ses armes et à évoluer dans le cadre de la section et de la compagnie, on entreprendra son dressage en vue du combat en l'imprégnant constamment des réalités du champ de bataille, et ceci, *tout en poursuivant l'instruction du tir*.

Par des exercices *sans cesse répétés* on lui apprendra à mettre à profit les neutralisants et aussi à en contrarier les effets.

On s'inspirera, particulièrement, du programme suivant :

I. — Emploi des neutralisants.

A. — LE CAMOUFLAGE.

Progression d'une formation d'infanterie à travers bois;

Progression d'une formation d'infanterie à travers champs, dans la nuit;

Placement de nuit d'une formation d'infanterie sur une base d'attaque;

Exercice d'attaque par nuit claire (a),

Exercice d'attaque dans la pénombre du matin (a);

Exercice d'attaque dans la pénombre du soir (a);

Exercice d'attaque dans la fumée (a);.

Dans la défensive, camouflage des retranchements (a).

B. — LE FEU.

Feux des obus tirés en barrage roulant;

Feux des obus tirés sur hausses fixes;

Action des chars, des avions;

Action des gaz.

II. — Mécanisation en vue du combat.

a) *Combat offensif à travers une position défensive.*

1° Exploitation d'intervalles naturellement privés de feux (période de prise de contact);

2° Exploitation d'intervalles temporairement privés de feux.

(a) Ces exercices compléteront les exercices de mécanisation en vue du combat.

b) *Combat défensif.*

1° Mise en place des organes de feux dans la zone de sécurité;

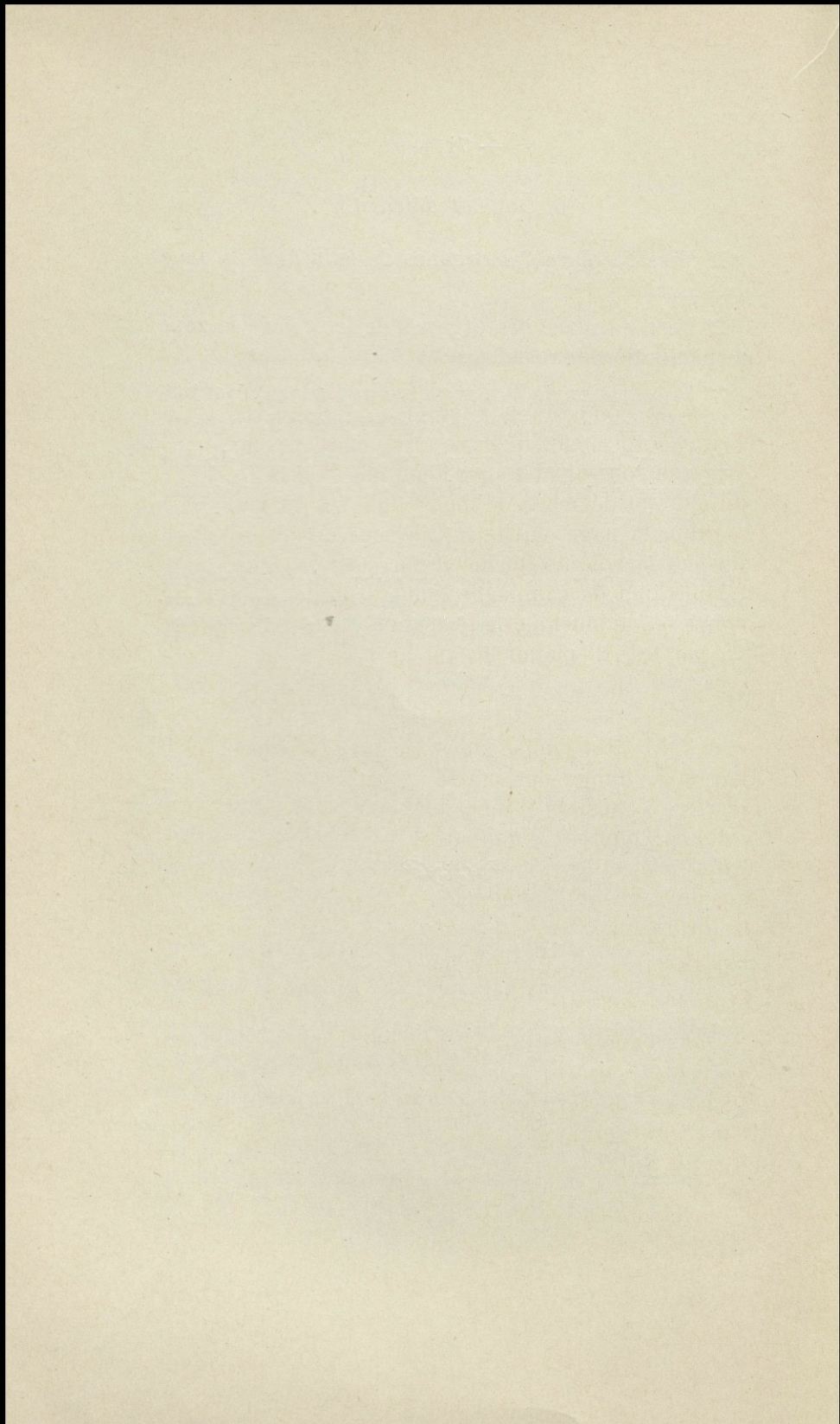
2° Mise en place des organes de feux dans la zone de la position de résistance:

3° Préparation de la manœuvre (repliement éventuel de la résistance sur une position en arrière);

4° Choix de l'obstacle (naturel ou artificiel, doublé de champs de mines, si l'obstacle adopté est pénétrable aux chars).

NOTA. — Les exercices devront comporter très *fréquemment* le port du masque. Au cours des exercices dans l'obscurité, il conviendra de familiariser la troupe avec l'emploi des artifices éclairants.







Avant de clore ce petit livre qui nous montre la philosophie du combat entièrement basée sur la volonté du combattant, volonté qu'il s'agit de savoir briser ou protéger, je crois utile, pour les jeunes officiers ou sous-officiers qui n'ont pas subi les épreuves du feu, de détacher de mon étude sur la bataille de Verdun la page suivante. Elle leur montrera ce que devient la volonté du défenseur, même abrité par la fortification de campagne, sous le déchainement des coups d'une machinerie formidable, comme celle réunie par les Allemands devant Verdun en février 1916.

x x

A 7 h. 15 à l'aube, dans un bruit de tonnerre, le volcan s'allume; des masses formidables de *minenwerfer*, d'obusiers et de canons, où dominent les gros calibres, ouvrent simultanément le feu et crachent leurs projectiles sur nos organisations, nos forts, nos ouvrages et les communications du front nord de la forteresse.

Le ciel se couvre d'avions allemands qui forcent les nôtres à rentrer dans nos lignes.

Dans l'après-midi, à 15 heures, la cadence du feu s'accroît encore. Elle devient furieuse à partir de 16 heures. L'ébranlement produit par ce « trommel-feuer » est tel qu'il se propage à plus de 150 kilomètres au sud de Verdun. Dans les Vosges, au sud du lac Noir, où se trouve alors mon poste de comman-

dement, je perçois nettement, par le sol de mon abri, un roulement de tambour incessant, ponctué de rapides coups de grosse caisse.

Ceux qui n'ont pas vécu dans ces déchaînements de fer et de feu peuvent se demander ce qu'ils pouvaient être, et ce que devenait l'*homme*, le défenseur des retranchements dans un pareil milieu.

× ×

Ce qu'était ce déchaînement? L'enfer!

C'étaient des ébranlements formidables, des explosions déchirantes, des gerbes de flammes, des tourbillons de fumée, une pluie de terre, de pierres, de fer! Le souffle des explosions bousculait les choses et les hommes. Il y avait des armes, des munitions détruites, dispersées, enfouies, des parapets dérasés, des tranchées comblées; des abris écrasés, des hommes enterrés vivants, des blessés, des morts...

Ce que devenait le défenseur? — Une loque! A travers le ronflement des obus, les miaulements et les sifflements de leurs éclats, le fracas des explosions, la mort le menaçait, le fascinait.

L'*homme* allait se blottir dans un abri, s'il le pouvait, ou bien au profond de la tranchée, ou encore derrière le moindre couvert qui lui paraissait protecteur. Il s'y faisait petit, petit, se tassait, se recroquevillait au possible. Hébété, tête vide, l'œil fixe, hagard, les vaisseaux sanguins contractés à l'extrême; il avait les nerfs brisés. Et l'œuvre infernale se poursuivait, les projectiles tombaient! tombaient!... le défenseur des retranchements n'existait plus, parce que, momentanément du moins, sa *volonté était abolie* : il était littéralement réduit à l'état de *loque humaine*.

Mais si elle voulait que son infanterie puisse envahir le retranchement, l'artillerie de l'attaque était évidemment obligée d'allonger légèrement son tir, c'est-à-dire de transporter un peu au delà de ce retranchement les obus qui le broyaient.

Dès lors, autour du défenseur, la terre tremblait moins; les sifflements, les éclatements s'atténuaient; l'inférieur cyclone semblait bien sévir plus loin... sans aucun doute, la mort s'éloignait! Maintenant *progressivement*, le défenseur se reprenait. L'angoisse qui l'oppressait, *progressivement* diminuait, parce que, petit à petit, diminuait la contraction des vaisseaux sanguins. Son œil commençait de percevoir et, avec la perception des choses extérieures, le défenseur reprenait *progressivement* celle du devoir; il cherchait son arme, ses munitions, reprenait son poste, et bientôt enfin, retrouvait la *volonté de servir son arme*.

Si l'adversaire n'avait pas su aborder les retranchements avant cet instant, il était trop tard! L'arme du défenseur était prête à répandre à son tour, l'épouvante et la mort; et l'infanterie adverse qui, quelques moments plus tôt, eût emporté ce retranchement presque sans coup férir, se voyait brutalement collée à terre : c'était pour elle un échec sanglant.

Le temps qui s'écoulait entre le moment où l'artillerie de l'attaque allongeait son tir et celui où le défenseur retrouvait la volonté de se servir de son arme, nous représente *toute l'économie du combat de l'époque*.

Ce temps, on le comprend, était de durée essentiellement variable : *plus ou moins long*, suivant que le bombardement était plus ou moins massif, plus ou moins précis. *Plus ou moins bref*, suivant que la

troupe était plus ou moins aguerrie, plus ou moins instruite, plus ou moins bien commandée et encadrée. Mais, quelle que fût sa durée, il portait vraiment en lui le destin de l'attaque : celle-ci était inévitablement couronnée de succès si l'infanterie assaillante savait le mettre à profit; dans le cas contraire, — presque toujours, à moins de possibilités de manœuvre, — l'attaque se transformait en échec sanglant.

Aujourd'hui, l'infanterie possède des armes terribles, armes automatiques sur appui, fusils-mitrailleuses et surtout mitrailleuses, qui la rendent inabordable, *tant qu'elle conserve la volonté d'en faire usage.*

Pour l'aborder il n'est donc point d'autre moyen que *d'abolir cette volonté, momentanément tout au moins, et de savoir en profiter (1) !*



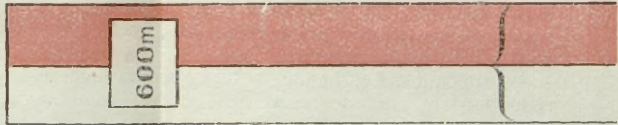
(1) Général PASSAGA : *Verdun dans la tourmente*. (Lavauzelle, Paris).

FIGURATION DES EFFETS DU FEU pour les exercices et manœuvres d'infanterie

FEUX D'INFANTERIE

Le feu est assez violent pour que l'infanterie ne puisse plus progresser qu'aidée de son feu et de la formation.

0-100m



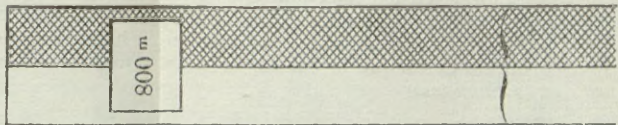
La violence du feu colle l'infanterie à terre. Un officier placé à proximité décide du moment où la résistance réduite, la bande pourra être franchie.



FEUX D'ARTILLERIE

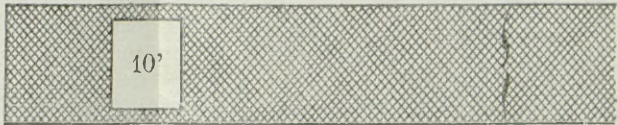
Le feu est assez violent pour que l'infanterie ne puisse plus progresser qu'aidée de la formation et par bonds.

800 m



La violence du feu colle l'infanterie à terre.

10'



FEUX D'AVIATION

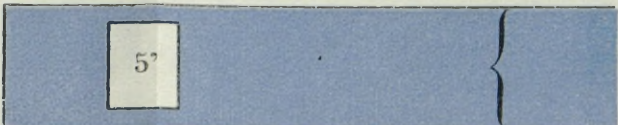
Le feu est assez violent pour que l'infanterie ne puisse plus progresser qu'aidée de la formation et par bonds.

200m.



La violence du feu colle l'infanterie à terre.

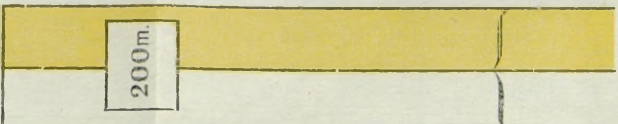
5'



G A Z

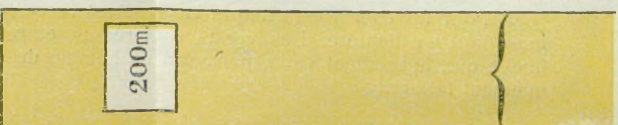
On ne peut franchir la bande et poursuivre la progression qu'à revêtu du masque.

200m.



L'odeur semble révéler l'ypérite. Il est dangereux de se coucher et surtout de séjourner dans la zone bombardée.

200m



Les bandes doivent être suffisamment larges (0^m,15) pour ne pouvoir être dépassées sans être vues; suffisamment solides pour constituer un matériel d'instruction durable (toile ourlée).

Tous les cinq mètres, elles portent de petits rectangles de couleur tranchant sur le fond et sur lesquels on inscrit (avec craie, fusain ou charbon), soit la *durée* de l'arrêt du mouvement, soit la *profondeur de la zone* dans laquelle il y a lieu de prendre des mesures spéciales. Les bandes rouges dont la levée est fonction de la réduction de l'ilot de résistance qui les produit exigent seules la présence d'un arbitre.

Des lanternes à réflecteur et à verres amovibles (a) (verre de couleur analogue à celle de la bande éclairée, sauf pour le « feu d'artillerie » qui sera éclairé par un verre incolore) complètent le matériel d'instruction pour les exercices dans l'obscurité ou la pénombre.

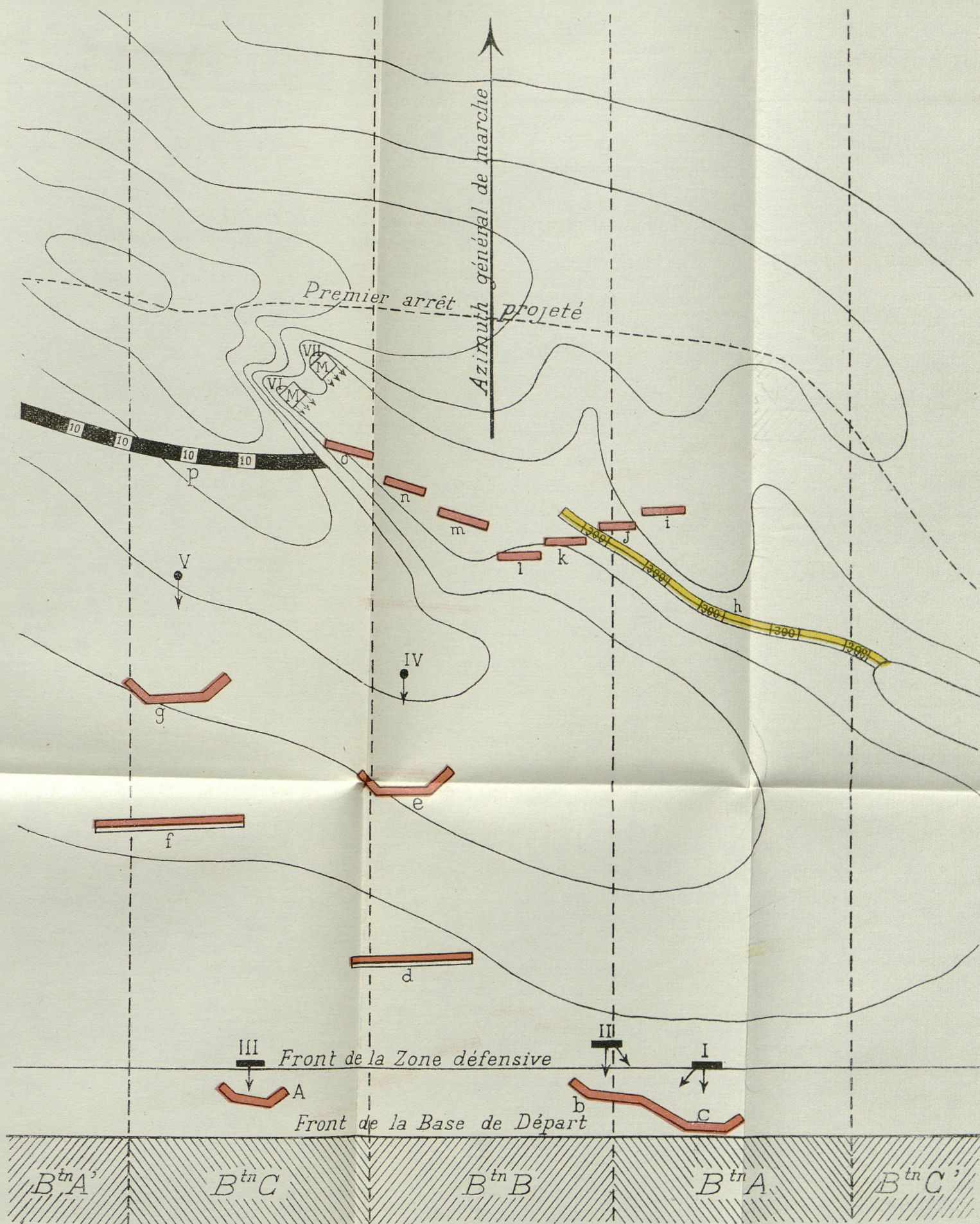
Enfin, à ce matériel d'instruction on ajoute des caisses métalliques servant de foyers pour la production des nuages de fumée (on met dans la caisse de l'élupe ou du bois trempé dans du goudron; au-dessus de la caisse, un amas d'herbes ou de broussailles très humides).

Observations. — Les chars peuvent être représentés comme il est dit page 49. Le barrage roulant peut l'être au moyen d'une ligne de tirailleurs agitant des fanions ou jetant des bombes fumigènes.

Au cours des grands exercices sur les camps d'instruction, alors que sont alloués des crédits spéciaux, les bandes représentant les feux d'artillerie peuvent être soulignées par des bombes à main percutantes; la nuit, des feux de bengale de couleurs convenues soulignent les bandes.

(a) Pour les exercices, chaque lanterne est recouverte d'un voile masquant sa lumière. Les voiles sont réunis entre eux par une ficelle qui, le moment venu, permet à un homme de dévoiler brusquement la lumière.

FIGURATIF de la PRÉPARATION d'un exercice de rupture d'un front défensif.



Bande noire :

Bande rouge :

Bande rouge et blanche :

Bande jaune et blanche :

Feu Artillerie barrage violent (durée 10').

Feu Infanterie arrêt.

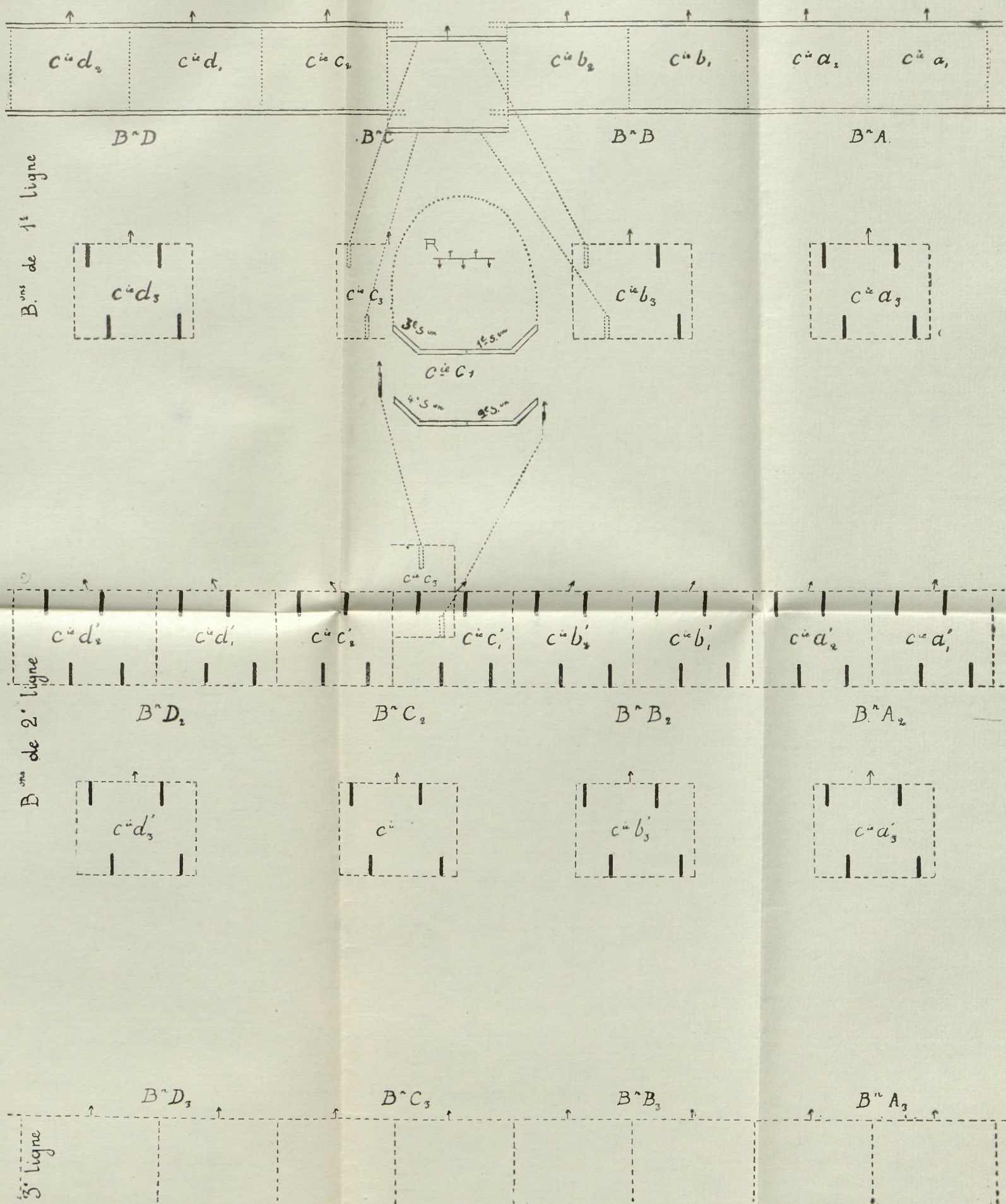
Feu Infanterie aider la progression par le feu.

Gaz : On ne progresse qu'avec le masque.

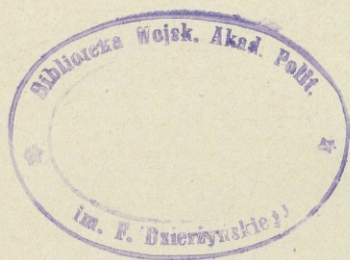
Echelle au $\frac{1}{10,000}$

SCHÉMA D'UNE INFANTERIE devant produire un effort offensif très prolongé

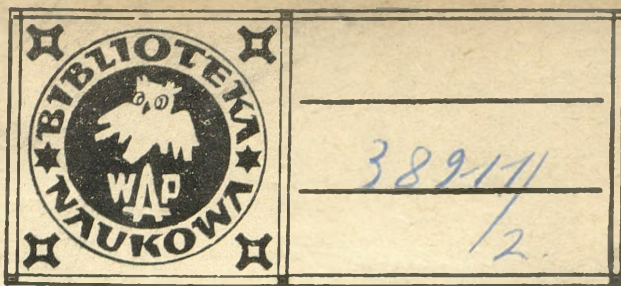
EXEMPLE DE RÉDUCTION DE BRÈCHE



N° 562. — CHARLES-LAVAUZELLE ET C^{ie}. — PARIS, LIMOGES, NANCY. — 1934



Librairie et Im



Général PASSA

Verdun. 3^e éd

et 12 cartes dont 4 hors texte..... 25 »

DU MÊME AUTEUR. — Le même ouvrage traduit en anglais par le capitaine CUNY et le major KENCHINGTON. 18 »

Commandant breveté PASSAGA. — **Réalités.** Les réalités de la guerre. En escale. Grand in-8° de 120 pages, avec gravures..... 6 »

Lieutenant-colonel breveté M. ABADIE. — **Etude sur les opérations de guerre en montagne.** In-8° de 362 pages. 14 40

Général TARGE. — **La garde de nos frontières.** Constitution et organisation des forces de couverture. Grand in-8° de 136 pages (1930). 12 »

Général PALAT (Pierre LEHAUTCOURT). — **La part de Foch dans la Victoire.** In-8° de 280 pages (1930)..... 18 »

Capitaine LOUSTAUNAU-LACAU, breveté d'état-major. — **L'infanterie de la Reichswehr.** Armement, organisation, instruction, procédés tactiques. In-8° de 72 pages, avec 2 cartes hors texte..... 7 20

Commandant KOELTZ, breveté d'état-major. — **La Garde allemande à la bataille de Guise** (28-29 août 1914). In-8° de 142 pages, avec 7 cartes hors texte. 9 »

Lieutenant-colonel breveté Jean CHARBONNEAU, de l'infanterie coloniale. — **Dans la boue champenoise.** Un an d'apprentissage de la « guerre de tranchées ». In-8° de 268 pages, avec 2 cartes hors texte. 15 »

DU MÊME AUTEUR. — **La bataille des frontières et la bataille de la Marne,** vues par un chef de section 8 août - 15 septembre 1914). Etude sur la guerre de mouvement. In-8° de 166 pages, avec 9 croquis hors texte..... 9 »

Commandant LAFFARGUE. — **Les leçons du fantassin. Le livre du soldat.** Grand in-8° de 220 pages, avec de très nombreuses figures (1930). 6 »

Achat autorisé par circulaire ministérielle n° 14397 k du 6 décembre 1930 (B.O.P.S. P. page 1322).

DU MÊME AUTEUR. — **L'étude par l'infanterie de la progression sous le feu de l'artillerie.** In-8° de 76 pages, avec 2 cartes hors texte. 4 80

Général ALLEHAUT. — **Motorisation et armées de demain.** La mécanisation. La motorisation. In-8° de 270 pages (1929)..... 12 50